# Lucien OLIVIER

# Mon carnet de route

# 1915 - 1918

# *De mon incorporation à mon départ de Montpellier*

Incorporé avec ma classe 1916, le 13 avril 1915 au 2eme génie à Montpellier.

Le 24 décembre 1915, au matin, au retour des permissionnaires (permission de droit de 4 jours avant le départ des dépôts), on a formé, avec une partie de la classe 16, des compagnies 101, 102, 103, 104 pour gagner la zone des armées. Les premiers mois (dont je suis) sont d'abord désignés et forment à la D/24 la 102eme compagnie. Dans l'après midi on nous a habillés et pas à la légère comme on disait mais bien sur mesure. On a essayé les habits de drap et le képi. On a pris la pointure des souliers et nous les aurons probablement demain. Pour le reste, linge de corps, etc. on a touché le tout enveloppé pour chacun dans la toile de tente en ballots pareils et faits d'avance. Après la distribution de tout cela, nous avons mis tout notre ancien paquetage (pas au complet pour sûr) dans une couverture et apporté au magasin.

Le soir, il a fallu déménager en vitesse de la citadelle (la 102) pour aller coucher aux anciens baraquements de la 11/T au polygone. Là on est encore très bien, on a des lits et des couvertures ; le sol est pavé et cela ferme bien, mais étant gigantesque il n'y fait pas plus chaud que cela. Nous y sommes

180. Le soir, j'ai commencé à recoudre mes boutons et mes doublures car cela ne tient pas du tout. Dans la nuit j'ai entendu les cloches sonnant pour la messe de minuit car c'est Noël et j'ai pensé avec tristesse à la différence de cette année avec les années précédentes. Mais je me suis consolé en me disant que c'est toujours mon devoir que je fais.

## 25 décembre

Ce matin, à 8 heures ½, revue du lieutenant commandant de la compagnie pour classer définitivement les escouades (29 hommes et un cabot). Je suis de la 2eme section, 3eme escouade, et pour prendre note des effets qui manquent ou qui sont à changer.

Malgré ma bonne volonté, il m'a été impossible de sortir avant midi pour aller à la messe, mais ce soir j'ai pu aller entendre les vêpres à la cathédrale. Je vais maintenant avec une bougie achever de recoudre mes boutons.

## 26 décembre

Encore un très triste dimanche. Nous n'avons pu sortir de toute la journée rien qu'après la soupe du soir. Tout le jour des rassemblements pour toucher plaque d'identité, écusson, paquets de pansements, 2 paires de bons godillots, puis au soir les outils portatifs, j'ai une pioche et son manche. Il y a par escouade (pioches, pelles, haches, serpes, une scie, un

marteau, un poinçon). Ce soir à la lueur d'une bougie nous avons monté le sac. Ce qu'il est lourd Azor et pourtant demain nous devons encore toucher un campement pour chacun avec les vivres de réserve. Enfin, on le comprend car tout est arrimé dedans ou dessus (habits, vivres, outils). Et dire que nous aurons encore 90 cartouches avec le mousqueton. Quel paquet ! Heureusement que les poilus de la classe 16 sont des hommes (quoique sans moustaches) et que rien ne les effraie ni les arrête. Il paraît que nous partons mardi mais ce n'est pas encore sûr. Demain, rassemblement en tenue de campagne à 8 heures, probablement quelque revue.

## 27 décembre

Ce matin, nous avons touché les vivres de réserve, 6 biscuits et 2 boites de singe, puis le mousqueton et sa baïonnette. Puis à 2 heures, départ pour la citadelle avec tout le fourbi complet. Avant cela nous avons touché les campements (j'ai une marmite). Le Lieutenant a passé une revue minutieuse avant de monter au quartier.

Là haut c'est le général Renard et le commandant Labat qui nous ont inspectés suivis de tout leur état-major d'embusqués. Je trouvais le sac rudement lourd surtout à garder l'immobilité.

Paquetage du Poilu en 1914

Après la revue nous avons touché nos 90 cartouches en 30 chargeurs qui nous pèseront autour des reins jusqu'à ce qu'on les emploie à déquiller quelques uns de ces sales boches. Nous partons demain à midi. Nous avons rassemblement pour le départ pour la gare à 10h45. Au revoir Montpellier et, comme dit la chanson, je te quitte sans regret, sans amertume ; nous allons voir du pays nouveau et c'est ce qui me convient. Sur ce nous prendrons le train demain matin et fouette cocher.

## 28 décembre et suivants

Partis de la caserne à 10 h.45 avec accompagnement de la fanfare de l'artillerie. Embarqués de suite arrivés et partis à 11 h ½, dans la direction de Tarascon. Passés à Nîmes, Avignon, rive droite du Rhône. Puis dans la nuit, à Privas, Lyon-Vaise. Au matin du 29 à Macon, Chalons s/ Saône, Dijon, Plombières où il y a eu un petit tamponnement sans suite (4 ou 5 blessés légèrement), puis Tonnerre à la nuit et, après avoir contourné Paris, sommes arrivés le 30 au matin vers 8 heures à

la petite gare près de Compiègne de Lacroix St Ouen où nous avons débarqué.

## *L'Oise*

Temps assez beau avec soleil et température douce. Nous avons touché là du fromage et de l'eau de vie. Puis sac au dos et en avant dans une direction inconnue. Avons traversé Armancourt et nous sommes arrêtés à 3 km de la gare d'arrêt et à 6 km de Compiègne dans un assez joli bourg assez important sur l'Oise : Jaux. Là, on a divisé les hommes en groupes pour les mener au cantonnement. Je suis cantonné avec 8 autres chez un propriétaire dans une écurie proprement pavée et avec à coté des vaches qui nous réchaufferont la nuit. Nous irons comme des princes. On voit d'ici la ville de Compiègne sur une colline et qui, au dire de nos hôtes a été salement bombardée par les boches. Ici, même des taubes viennent quelquefois jeter des explosifs ; la nuit dernière une bombe a été lâchée par un d'eux sans dégâts heureusement.

Il y a ici en même temps que nous des vieux poilus de divers régiments du génie qui sont venus pour terminer notre instruction. On dit que nous resterons ici 2 ou 3 mois. Le vin coûte 18 sous mais on a du bon cidre pour 4 sous. Fasse le ciel qu'on y reste longtemps. Ce matin, 31, rassemblement à 7 heures ½, avec équipements et armes. On a reformé encore une fois les escouades en même temps qu'on les a doublées (12 hommes et un caporal) Un sergent commandera 2

escouades et les 4 feront une section. Je suis à la 6eme escouade, 2eme section. Il a fallu changer de cantonnement, à regret car nous étions à souhait. Dans notre nouveau gîte cela ne va pas trop mal. C'est assez grand et il y a une bonne épaisseur de paille. La porte ne ferme pas trop bien mais, peu importe, avec la couverture que j'ai enlevée du sac et ma cape je verrai venir le vent et le froid. Le temps s'est refroidi et les nuages sont plutôt noirs. Dans l'après midi il a même plu quelque peu.

Après être formé comme le portait le contrôle et définitivement, je l'espère, nous sommes sortis du village sur la route de Venette et Compiègne et avons fait quelques heures d'école de section. On avait désigné un cuisinier par escouade et ils étaient restés pour préparer le repas de midi (l'ordinaire a été maigre et à part le pain, nous l'avons sautée). A midi nous avons eu un bifteck seulement ; le soir de la soupe et du rata, le riz ayant été remplacé par notre hôtesse par des patates, ce que nous préférions d'ailleurs. A 10 heures en rentrant, nous avons assisté à un duel lointain (sur la ligne de feu) mais pourtant très distinct entre 5 ou 6 avions. On voyait autour des aéros la fumée de l'éclatement des obus dirigés contre eux. Un moment après, un des nôtres est passé à toute allure sur le patelin se dirigeant vers l'ouest où, paraît il, se trouve un camp d'aviation. Après midi, revue de cantonnement et des vivres de réserve par nos officiers. Ils prenaient note des réparations à faire. Ils nous ont promis une table pour notre cuisine et avec ce meuble nous serions comme des princes.

## 1er Janvier 1916

Ce matin, nous nous sommes réveillés plus vieux d'un an. Triste 1er janvier que celui que nous allons passer ici. Aujourd'hui, repos complet sur toute la ligne. A l'ordinaire, grand extra ; à savoir : jambon, confitures, pommes, ¼ de vin, ¼ de champagne (pas fameux avouons le) tout au plus de bon cidre. Pour le soir, un gros morceau de bonne viande avec des lentilles. Maintenant nous avons une adresse définitive, Cgnie 102/B, bataillon d'instruction du génie de la 65eme armée, secteur postal n°92.

## 2 Janvier et suivants

Triste dimanche que j'ai passé ! Le matin nettoyage du cantonnement, chambre à coucher, cuisine et devant de porte où Dieu merci, le fumier abondait. On a fait des feuillées, ce qui nous faisait bien besoin. A 9h ½, revue par les colonel, commandant, et lieutenants. Rien à redire sur notre compte. Ils ont trouvé que nous étions bien et que (sic) nous avions assez de litière (ils nous prennent pour du bétail, pas possible). Quartier consigné jusqu'à 5 heures et sanctions sévères pour ceux que l'on rencontrera dehors. D'ailleurs le temps s'est fait brumeux et il fait une pluie fine. J'ai profité de notre internement pour laver ma chemise et mon caleçon sales que j'ai quittés ce matin.

C’est fait un peu rudimentairement et ce n’est pas trop blanc mais qu’importe. J’aurais besoin d’un peu de soleil pour sécher ma lessive. Pour l’ordinaire, il y a de quoi bouffer. On a aujourd’hui demandé ceux qui voudraient suivre le peloton pour se faire inscrire de suite au bureau. Je n’en ai nulle envie car je vais bien comme cela.

On a annoncé travail pour demain : réveil à 6h30, rassemblement du matin à 7 h ¼, celui du soir à 12h30. Nous devons donc reprendre notre ancien boulot. Depuis voilà 10 jours que nous battions la flemme.

Le matin rassemblement à 7h ½, avec chacun son outil, équipement musette avec le repas de midi, pain, bifteck, quelques boites de singe par escouade, des patates crues qu’on nous donne pour la soupe que la cuisine roulante doit venir nous faire. Nous avons gravi la colline au pied de laquelle est établi Jaux. Le polygone est installé auprès du village de Varanval, sur le chemin de Jonquières, sur un plateau avec au milieu une vieille chapelle désignée pour servir d’abri au bataillon. Nous avons fait tout le jour des mises en chantier dans un pré en pente qui fait la limite de la partie appartenant à la 102. A midi nous l’avons sautée [en fait que de la soupe] car la cuisine roulante malgré son air majestueux de machine à vapeur ne vaut absolument rien. Quand on a voulu goûter au potage, une eau bouillie sans sel, sans viande, les patates à moitié bouillies ; avec ce jus on a lavé les gamelles. Les « chauffeurs » ont donné pour raison qu’ils n’avaient pas touché le nécessaire et qu’ils étaient arrivés trop tard mais ils

ont été hués et ils le méritaient certes ! Nous sommes rentrés à la nuit. Avant de rompre les rangs, on nous a lu le rapport. Bizarrerie de l'armée on a lu une circulaire du ministre de la guerre rapport aux chaussures dont il y a pénurie dans les magasins ; il faut les tenir propres et bien graissées : « sans graisse » a dit quelqu'un. Depuis 8 jours nous en avons une coquille de noix à peine pour l'escouade de 13 hommes. Le 4, encore au polygone où nous avons creusé au complet une tranchée de $1^m10$ de large sur $1^m70$ de profondeur avec $0^m60$ de banquette. La terre est terriblement dure à travailler : $0^m30$ de sable tendre puis une argile marneuse collante et dure comme de la poix. A midi on a encore serré la ceinture. Pas assez de pain et un simple bifteck froid pour chacun car les escouades ont été desservies par leurs cuisiniers respectifs et le nôtre par malentendu est resté à Jaux. Le soir il y avait un très bon repas, soupes, lentilles et viande, bifteck, café avec ¼ de vin que nous touchons maintenant chaque jour. Demain, je crois qu'il y a école du soldat ce qui ne me sourit guère. Une chose qui m'a écœuré là haut au polygone où au pied de l'église il y avait une maison presque en ruines avec les planchers et les solives démolis, les cuisiniers qui avaient monté leurs foyers autour s'étaient appropriés quelques débris et voilà le proprio, un sale paysan à figure de boche qui arrive, se met à crier comme un possédé, va chercher le capitaine qui pour la forme a engueulé les cuistots et a invité le gueux à enlever son bois. Il a fait toute la journée des voyages avec sa charrette et s'il est arrivé sans accident ce n'est pas qu'on ne le lui ait pas

souhaité. Et dire que les ¾ de ces antipatriotes pour « lesquels nous souffrons loin de chez nous sont ainsi. Le 5 au matin, école du soldat sur la route de Venette. Les consignés de la veille sont venus faire l'exercice avec le sac complet sur le dos (ce ne sont plus les punitions du dépôt) Le soir notre section a été désignée pour décharger du matériel de pontage fourni pour le 13$^{e}$ corps, C$^{gnie}$ 13/16 et arrivé le matin. Il y a 8 bateaux, une nacelle et le fourbi nécessaire pour les ponter. On a établi une prison et 3 types l'ont étrenné, l'un pour avoir écrit des imbécillités sur la porte de son cantonnement, les 2 autres étant employés à l'ordinaire ont été surpris à s'approprier des vivres de la compagnie. Ils vont passer, dit-on, en conseil de guerre, personne ne les plaint. Aujourd'hui, la 2$^{eme}$ section est de garde au poste de police mais je ne sais pas si c'est possible. On défile à midi. On a maintenant installé une boite aux lettres mais nous n'en avons encore reçu aucune et il nous tarde à tous. Peut-être cela commencera-t-il aujourd'hui. Justement j'en ai eu une de mon cousin Paul. Pour la garde, il y a eu contrordre et de 14 de prêts on n'en a gardé que 4 « Pour les autres a dit le sergent Dellez chef de poste, repos en silence dans la paille pour cet après-midi ». Le 7 au polygone, et malgré l'absence des fours de campagne qu'une autre compagnie possédait ce jour là on s'est bien fait tassé la gueule et réchauffés, notre cuistot nous ayant apporté le manger du village. Le 8 dans la matinée, école du soldat avec visite au travail du colonel et du commandant. L'après midi, repos, revue

du cantonnement et inspection des vivres de réserve qu'on a rendues au bureau.

Pour demain, rassemblement (c'est dimanche pourtant) à 6h¼, pour aller au tir au delà de Compiègne. On emporte un repas froid car on va rester là bas tout le jour. Un triste dimanche pour sûr. Une décision du ministre, portant que tous les caporaux et sapeurs qui pourront s'acheter des sabots, des galoches, se les verront remboursés 4 fr. nous a été lue à la revue. Flûte ! les payer 8 fr et remboursés 4 fr je crois bien que cela ne prendra guère.

Dimanche 9 janvier

Rassemblement à 5 h ½ (on avait dit sans sac) mais aussitôt rassemblés, contrordre et il a fallu courir monter l'as de carreau et réglementairement ce qui n'est pas une petite affaire. Les derniers arrivés ont reçu quelques engueulades mais c'est kif-kif.

Nous sommes partis d'un bon pas léger, voire même en chantant : « Que les godillots sont lourds sur le sac » ce qui me faisait rappeler de l'année dernière à pareille époque (on ne connaissait pas le régiment à ce moment là). Mais Azor a commencé à peser lourd sur les épaules avant même la première pause entre Venette et Compiègne. Puis on est entré dans cette dernière ville et traversé l'Oise sur un pont de service en pilots (le pont de pierre ayant été détruit lors de l'avance des Boches en 1914) On voit au milieu de la rivière les

assises des piles (je ne sais pas si ce sont les français ou les allemands qui l'ont fait sauter). Puis nous avons traversé la ville dans sa largeur et sommes venus aboutir à l'entrée du gigantesque bois assez célèbre de Compiègne (une magnifique forêt de bouleaux, hêtres et chênes où les écureuils règnent en maîtres).

De belles avenues à perte de vue se croisant dans tous les sens le parcourent partout et l'été il doit faire bon s'y promener à l'ombre. Nous avons fait une autre pause en plein bois et sommes enfin arrivés au champ de tir (une éclaircie d'au moins 6 kilomètres de long sur 200 mètres de large avec au bout, au pied d'un coteau, une butte aménagée avec ses 9 cibles. On a formé les faisceaux et la 101 a commencé le tir. Puis à notre tour, tir de 6 balles de nos cartouchières, à 400 mètres debout. Cela résonnait avec des échos formidables et le canon pas bien loin faisait la basse et quelle basse. Après avoir tiré, repos une ou 2 heures pendant lesquelles on a bouffé et avec un appétit de loup. Départ à 1 heure environ. Chemin pénible à cause de notre sac qu'on avait pas eu le temps d'alléger le matin (une autre fois on enlèvera ce qui pèse) Nous sommes arrivés esquintés mais contents tout de même.

## 10 janvier et suivants

Repos le lundi ; le matin à 9 h. revue d'armes et ceux qui n'ont pas eu leurs mousquetons propres sont allés l'après midi faire l'exercice sac au dos. Pour les autres, quartier libre

mais défense expresse de quitter le bourg de Jaux. D'ailleurs à chaque entrée dans le village par la route qui le traverse dans sa longueur on a installé 2 corps de garde fournis par le poste de police. Le 11, au polygone ; on a formé avec les outils tranchants qui se portent sur le sac (haches, serpes, scies) une équipe de bûcherons qui ont coupé du bois et préparé des abatis, des piquets pour clayonner les tranchées en constructions, ainsi que des gailles pour fabriquer des claies, fascines et gabions. J'étais de l'équipe des terrassiers. A midi le cuistot de l'escouade nous a porté la soupe : vers 2 h. nous avons vu arriver vers le village de Baugy à 1 km du chantier, une file d'autos camions et avons été fort surpris de nous entendre appelés tous en bloc pour aller décharger le matériel qu'ils nous apportaient (quel matériel nous disions nous) Ah ! nous l'avons bien vu. Jusqu'au soir et à la nuit il a fallu charrier (au moins sur 900 mètres de distance) des troncs d'arbres bruts qu'ils avaient apportés et ils pesaient durs et pas moyen de se mettre un de plus qu'il ne fallait à chacun. Il y avait du chêne et du hêtre tout vert, le matin, nos « génies démontés » comme nous appelons notre s/c avec leurs carcans nous avaient amenés aussi des madriers, cadres et bois de mine et 2 hommes ont été désignés pour garder tout cela et ils vont rester là-haut.

Aujourd'hui 12, même travaux de terrassements, on répare les tranchées. Celles de 1ere ligne sont en parties éboulées et à demi pleines d'eau et de boue. On a apporté le nécessaire pour les réseaux de barbelés et par équipe de 6 on

nous explique leur placement. Nous avons eu pour la croûte (à midi et le soir et 3 jours encore a-t-on dit) la cuisine roulante. Cela se perfectionne un peu et c'est mangeable mais vive notre ancienne popote à l'escouade. On murmure que l'on va avoir des permissions de 6 jours avant de monter au front. Si cela pouvait être vrai ! N'y pensons pas trop, ce serait si beau. Il paraît que l'on va toucher un casque à la place du képi et un béret comme coiffure de repos. Quels poilus finis que nous allons être !

Et puis la pluie ne nous mouillera pas le ciboulot avec ce chapeau de fer.

Le 13 dans la 2eme section on a formé une équipe d'abattage avec les ouvriers en bois, moi y compris. On a emporté haches, serpes, scies et passe-partout. On a abattu un hêtre d'une quarantaine de centimètres de diamètre, coupé des longueurs de 1, 25 mètre et fendu, faute de scie de long, pour en tirer des semelles et chapeaux de cadres de galerie de 0.15m x 0.10 m. Et nous voilà partis pour l'équarrissage. Oh ! à vue d'œil. De sales outils que ces haches, trop petites pour 2 mains, trop grandes pour une. On a tant bien que mal fini la journée. Le soir vers l'heure du départ, 4 heures une averse de pluie, neige et grand vent nous a assaillis et glacés. Heureusement qu'en se hâtant pour rentrer on s'est réchauffés et sans peine.

Le 14, la 2eme section avons eu théorie sur les explosifs, ce que, Dieu merci, nous savons sur le bout du doigts car nous l'a-t-on assez rabâchée à Montpellier. Le sergent instructeur

artificier nous a fait partir, après explication de l'amorçage etc. deux pétards, dans l'eau et dans la terre, coupé un arbrisseau.

Tout le jour des bandes d'aéroplanes, le temps était superbe, ont volé dans toutes les directions. Nous avons même vu dans la direction du N. Est, une forte canonnade dirigée sur un d'eux (que nous ne voyons pas) on ne distinguait que la fumée des obus et il y avait au moins une batterie (3 ou 4 canons) qui tirait et cela a duré plus d'une heure.

Le 15, jusqu'à midi, école de section sur la route de Venette, avec 2 ou 3 assauts (oh ! un jeu) sur le coteau de Jaux. L'après midi, repos avec nettoyage du casernement et des effets.

Le 16, repos mais avec à 10 heures revue des lieutenants de détail ; c'était surtout pour voir s'il manquait des outils portatifs. Ils nous ont avertis que si on les perdait, non seulement on serait puni de prison mais il faudrait en rembourser le prix.

Le 17, au polygone ; On a demandé, avec un sergent chef d'équipe, un cabot et 4 hommes ouvriers en bois pour arranger les cantonnements. Justement c'est le nôtre de caporal qui a été désigné et étant déjà 2 menuisiers à la 6, il nous a pris de préférence. Nous voici donc partis dans le bois avec nos haches et un passe-partout. Nous avons abattu des arbrisseaux puis coupés de différentes longueurs, dressés au galop, et ramassés en tas.

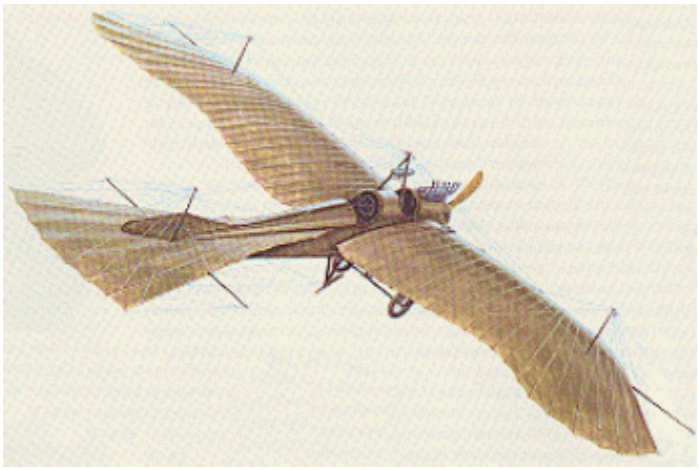
Le 18, même travail jusqu'à midi. Après midi nous avons charrié les pièces travaillées jusqu'à l'entrée du

polygone, puis chargées sur un haquet de la S.G venu (non pour cela) mais pour charger du matériel de pont pour le lendemain car il paraît que l'on va en marche de 8 km avec construction d'une passerelle. Puis descendons avec la voiture à Jaux pour décharger nos poutrelles. Une fois celles-ci en place, repos (une heure de gagnée sur la compagnie). Le sergent Delplanque, notre chef momentané nous a dit qu'il croyait que nous couperions à la marche de demain (cela devient intéressant) mais pour moi je ne serais rassuré qu'une fois les copains partis avec sac complet car un contrordre est si vite arrivé ici.

Maintenant on touche, un jour 2/4 de vin et le lendemain ¼ de vin et 2/4 de cidre. Pour bouffer les cuisines roulantes le font, pas trop fameux mais mangeable, tantôt rata, lentilles, riz ; de temps en temps un bon morceau de viande de cochon frais. Le 17, à midi, pour viande, après la soupe une boite de singe à 3, le 18 du pâté. Si on avait assez de pain (ayant bon appétit j'en manque souvent) tout irait bien. On murmure toujours des permissions de 6 jours, à partir du 6 février mais je ne veux pas y penser, ce serait trop beau.

Le 19, comme on l'avait dit, nous 6, équipe de charpentiers, 1 sergent et 1 caporal sommes restés à Jaux et, tout doucement (sans se presser) avec comme outils, nos haches, une égoïne qui coupe aussi bien sur le dos que du coté des dents, un marteau tout ce que le parc du bataillon a pu nous fournir, nous nous sommes mis à l'œuvre. Il s'agissait de fermer avec des poteaux, des planches et du papier goudronné

(une cloison, quoi) un hangar, ou plutôt 2, un à la 8eme escouade, l'autre à la 14eme. Nous sommes allés 2 à chaque chantier. Un incident dans la journée : vers 3 heures, un taube est venu jusque sur nos têtes mais poursuivi et de près par nos obus qu'on voyait éclater tout autour de lui il a pris courageusement et en vitesse le chemin de la fuite.



Avec un système inédit de gauchissement des ailes, le Taube fut fabriqué par dix constructeurs en Allemagne et en Autriche. Ce modèle de 1914 a un moteur Daimler-Mercedes refroidi par eau.

Qui sait s'ils ne finiront pas par se rendre compte qu'il y a des troupes à Jaux ! A la rentrée de la compagnie, le soir, les copains nous ont dit qu'ils l'avaient risqué belle et avaient eu assez peur, les éclats et même un obus tout entier étant tombés autour d'eux.

Ils étaient en marche pour le retour et on les a fait s'arrêter et se cacher n'importe où, sous les voitures, dans les fossés etc. Dans le jour ils avaient travaillé, partie à une

passerelle légère sur un canal de 6 à 7 m de largeur, partie au montage des tentes portatives.

Le 20, même boulot pour moi et nous n'avons pas encore fini. Le lieutenant est venu et a trouvé notre travail très bien. Et maintenant, cela va car n'étant pas embêtés mon camarade et moi nous travaillons avec goût.

## 21 janvier et suivants

La cuisine roulante a quitté la 102, ce matin 21 et ce n'est pas trop tôt de reprendre notre cuistance à l'escouade. Elle a malheureusement repris le 24 pour toute la semaine, paraît-il, la compagnie ne prenant l'école des ponts qu'au 1er février.

Le 21, même travail que la veille.

Le 22, au tir, avec la compagnie, aucun emploi n'exemptant de cet exercice. En partant nous avons eu une pluie fine fort gênante mais qui a cessé à notre arrivée là bas.

Tir à 250 mètres de 6 balles, position à volonté sur des silhouettes grandeur naturelle. Départ pour le retour à midi, après que la cuisine roulante a eu ravitaillé nos estomacs.

Le 29, dimanche, à 10 heures, revue d'armes comme après chaque tir puis on a réuni la compagnie pour vérifier que tous les sapeurs ont encore leur outil portatif.

A l'ordinaire soupe à la « sautante » ainsi que le jus, puis au lieu de viande du singe, des sardines, de la confiture, deux petits beurres pour chacun et 3 litres par escouade de

bourgogne (pas trop mauvais) Le soir, lentilles et viande de porc avec 2/4 de vin.

Le 24, reprise de notre boulot pépère. Nous avons fait ce jour là un cadre pour une porte et la porte elle-même.

Les 25,26,27,28,29, ayant fini les hangars dont j'ai parlé nous avons été embauchés avec 7 autres à la confection pour la compagnie de châlits. Un cadre de $2^m$ de long sur $1^m$ 40 de large (pour 2 hommes) 4 pieds de $0^m60$ et 2 de $0^m49$ ($0^m25$ de pente) avec 2 écharpes à chaque pied. Puis dessus du fil de fer 4 rangs dans la longueur et 5 dans la largeur, puis une toile métallique clouée par dessus tout (rien de bien fameux).

A la $101^e$ compagnie, le treillage est remplacé par des claies (ce ne sera guère confortable, non plus).

Le 28 la compagnie est allée en marche avec 4 de nos équipiers ; je suis resté avec 3 autres au chantier de Jaux. Il paraît qu'ils sont allés à Choisy au bac, à 5 km des boches, mais c'est peut-être exagéré. La veille au polygone on avait fait sauté les mines, creusées pour l'instruction (j'aurais bien voulu voir l'explosion).

Le 29, la compagnie a eu repos l'après midi, tandis que nous autres, ouvriers en bois, avons bûché (tout doucement) tout le jour. Ce jour là sont arrivés les premiers casques, rien que 490 (pas assez pour tous).

Le 30, la 103 et la 104 les ont touchés ; pour nous autres, ils faudra attendre un autre envoi mais cela ne presse pas. Le 30, est passé, allant au repos, le $330^{eme}$ R.I territorial venant de Choisy au Bac et de Bailly où ils avaient couché. Hier

ils avaient fait 22 km et ils ne savent pas où ils s'arrêteront. Il y en avait beaucoup du Midi, de l'Ariège, du Gers et quelques uns du Lot mais je n'ai pu voir aucune figure de connaissance. Ils n'avaient pas l'air fatigués ni du tout découragés et pourtant ils venaient de faire 9 mois aux 1éres lignes et les avaient juste quitté la veille au matin à 6 heures pour partir. Maintenant au lieu de parler de permissions on parlera de changement de cantonnement pour Berneuil le 29 la fin février et là c'est près du front. A la grâce de Dieu !

Le 31, lundi, la compagnie y compris l'équipe de bras cassés de menuisiers est allée en marche à Choisy le bac par Venette et Clairoix. Arrivés là bas vers 9 heures (une quinzaine de kilomètres avec tenue de campagne avec surtout l'outil car nous avons travaillé de 9 à 11 et de 1 à 2 heures. C'est sur le bord de l'Oise et on a fortifié le coteau qui défendrait la rivière en cas de recul des nôtres.

C'est un fouillis de tranchées, boyaux, abris de mitrailleuses ou autres et à perte de vue des réseaux de barbelés. Ah ! cela leur coûterait quelque chose aux Bochemans pour s'emparer de cette position. Là nous avons clayonné dans la boue un boyau conduisant à un poste de mitrailleuse et comme c'était près de la rivière et en contre bas il y avait à certains endroits 0m15 d'eau et plus. A 11 heures nous avons bouffé avec la roulante venue comme nous puis à 1 heure travail jusqu'à 2 puis départ par un autre chemin que le matin. Nous avons traversé l'Oise sur un pont métallique qui n'a pas du être coupé lors de la retraite. Dans le patelin de Choisy,

500m après l'Oise et dans l'angle que forme l'Aisne s'y jetant, nous avons constaté les dégâts des bombardements : les ¾ des maisons en ruines avec les toitures à ½ arrachées. Ce village est situé à 20 km de Noyon et 19 de Lassigny. Le canon s'y entend très distinctement. Puis nous avons filé sur Compiègne. Avant d'entrer dans la ville nous avons fait la pause près d'un poste de canon contre avions. Un aéroplane ayant été signalé par leurs appareils d'acoustique et repéré avec leurs longues vues, la gueule du monstre a été vite tournée vers lui mais ç'était un Français.

Arrivés à Jaux à la tombée de la nuit.

## 1er février et suivants

Le 1er février, aux châlits comme d'habitude. La 102 et la 101 étant au polygone en train de faire un exercice de lancement de grenades, un accident terrible est arrivé à la 101e Cgnie, une grenade mal lancée a éclaté sur le parapet de la tranchée, a tué net (un éclat lui a coupé l'artère carotide) un sergent, blessé un lieutenant et 2 hommes mais ceux ci légèrement. Le sous off (à ce qu'on a dit) était un chic type de la classe 12. C'est triste car il avait déjà fait un an de front sans aucune avarie. On l'a enterré le lendemain en grande pompe.

Le 2 au tir ; nous avons tiré 9 balles à 250 mètres sur des silhouettes couchées avec appuis de sacs à terre.

Le 3, le 4 et le 5 aux châlits.

Le 4 il a plu tout le jour et le 5 il a fait un temps superbe à croire qu'on était au printemps (journées qui doivent être rares dans ce pays sauvage) Le 6, dimanche, chose surprenante, aucune revue.

Le 7 près du polygone, dans un terrain spécialement choisi pour ce jour là seulement, revue le matin de notre commandant, le soir du colonel (nous, les ouvriers du bois, n'avons marché que l'après midi) en tenue de campagne avec défilé devant ces chefs. Juste au beau milieu de la cérémonie averse glacée de pluie et de grêle qui nous a gelés.

Le 8, aux châlits.

Le 9, tir à 250 mètres de 9 cartouches sur un groupe de 2 silhouettes immobiles position couchées, sur des sacs à terre. Nous sommes partis à 9 heures du matin et sommes rentrés pour la soupe à 11 heures, repos l'après midi ce qui remplacera le repos hebdomadaire du samedi pour le nettoyage des effets.

## 10 février et suivants

Les 10 et 11, travail aux cantonnements pour la literie des escouades n'ayant pas de châlits, le bois ayant manqué pour faire tous ceux qui auraient été nécessaires. On a dans chaque cantonnement bourré les paillasses et on va coucher un peu plus proprement. Choses remarquables dans la semaine : on avait annoncé pour le dimanche 6 une alerte probable dans la nuit du 6 au 7, départ avec tout notre fourniment, marche de 30 km et on serait restés 3 ou 4 jours dehors. On s'était

préparé et rien n'a eu lieu. Le 10, dans tous les cantonnements on a monté sur tous les feuillés un abri en clayonnage et toile goudronnée pour couverture. Le 12, avec une équipe de 20 charpentiers, un sergent et un caporal, sommes allés dans la forêt de Compiègne abattre des arbres pour la construction d'un pont de pilots légers sur l'Oise. Sommes partis par Armancourt, Le Meux, Lacroix St Ouen puis traversé au moins 4 ou 5 km de bois et arrêtés au carrefour d'Orbay. Trouvé là des territoriaux du 124$^{e}$ de Rodez dont beaucoup étaient de l'Aveyron ou du Tarn. Nous avons causé patois. Nous avons vu les abatis faits par les anglais lors de notre retraite sur une longueur, paraît il de 15 km. Les troncs sont tous coupés à 1$^{m}$50 du sol mais les arbres ont été débités pour dégager le bois. Le 13, repos.

Les 14, 15, 16, 17, 18, à l'école de ponts. Je travaille avec les charpentiers à appointer les pilots, équarrir les poutrelles pour le pont projeté sur un bras de l'Oise, à 1500 mètres en aval de l'école de pont.

Le 19 au tir, partis à 9 heures, rentrés manger à Jaux à 11 heures. Position à volonté de 9 balles à 250 mètres, sur silhouettes immobiles ; l'après midi revue d'armes. Le 20, dimanche, repos complet.

## 21 février et suivants

A l'école de ponts, l'Oise ayant grossi a submergé les chantiers et arrêté les travaux. Le 21 au matin, on a fait de la

navigation. L'après midi on a mis notre matériel à l'abri de l'inondation et déchargé une bande de haquets en apportant d'autres : 8 bateaux et le nécessaire pour les ponter. Tout cela me prouve que nous sommes ici pour quelques temps encore.

Le 22, l'Oise montant toujours on n'a pu faire que de la navigation et assez pénible encore avec le courant qu'il y a. Dans l'après midi, il a fallu charger sur des haquets tout notre ancien matériel de pontage du 13e Corps qui se déplace.

Les 23 et 24, navigation.

Le 25, marche, nous sommes partis à 5 heures du matin en tenue de campagne. Il s'est mis à neiger à notre départ de Jaux ; traversé Armancourt, Le Meux, Rivecourt, Longueil Ste Marie, le Bois d'Ajeux. Là, comme la neige persistait, nous nous sommes arrêtés dans une ferme, bu ¼ de jus pour nous réchauffer et non sans besoin ; nous avons déposé les sacs et avons continué l'étape sans lui (sans le regretter) sous la neige et le vent glacé. Nous nous sommes arrêtés sur l'Oise, près de Verberie : là nous avons admiré un joli pont de pilots qui a été construit, paraît-il, en 20 jours par le 5e génie, après la bataille de la Marne, pour remplacer celui d'avant qui avait sauter pendant la retraite. Il était à 500 mètres plus haut et on est en train de le réparer. Le pont de pilots a 29 travées et porte une voie double de chemin de fer normal. Il a été si bien construit que malgré les poids énormes qui le traversent tous les jours, il n'a pas fléchi du tout. Dans son milieu est aménagée une portière pour le passage des péniches et trains de bateaux. Nous avons eu devant ce pont

théorie sur la meilleure manière de les faire sauter. Puis, rentré au bois d'Ajeux où est cantonné le 139eme de ligne au repos. Puis, après avoir croûté, départ pour Jaux. Retour très pénible avec la neige dans la figure et 20 cm sur le sol.

Fait 14 km sans pause. Rentrés vannés à 4 heures.

Le lendemain 26, repos.

Dimanche 27, nous avons changé de cantonnement (notre escouade). Nous avons maintenant des châlits avec de la toile métallique. L'après midi de garde au poste de police ainsi que le 28. Tous ces jours ci grands mouvements de troupes, revenant du repos et rejoignant les lignes, contre-coup probable des attaques de Verdun pour remplacer les renforts envoyés là bas.

Le 29, au polygone on recomble les tranchées et ouvrages que nous avions eu tant de mal à creuser. Bombardement par les boches d'un monoplan français sur la ligne de feu et ils pointent (les salauds) aussi bien que les nôtres.

## 1er mars et suivants

Le matin du 1er nous sommes allés au polygone finir les comblements. L'après midi école du soldat sur la route de Venette.

Le 2, au bois pour fabriquer des claies destinées au couchage des escouades n'ayant pas de châlits métalliques. Le 3, au polygone, comblements (on croit toujours finir et il y a toujours à faire).

Le 4, au tir, comme d'habitude.

Le 5, au matin, revue par le lieutenant Bessières, commandant la 102e en tenue de campagne et ceux qui avaient les cheveux longs se les sont vus rasés par le coiffeur qui suivait les officiers.

Hier soir, 4, on a touché le casque et nous voilà de vrais poilus et non plus des embusqués comme nous appelaient les autres compagnies plus tôt servies que nous.

Le 5, il est passé des troupes : le 28e d'Artillerie avec des 95 de marine, le 4e d'Artillerie lourde avec ses gros 120, une compagnie de mitrailleuses du 248e de ligne.

Le 6, aux tranchées ; sur l'ancien polygone re comblé, on recommence les travaux.

Le 7 marche de 26 km, nous en avons fait plus de 30 avec tenue de campagne complète ; départ à 7 heures par Venette, Compiègne, puis on a foncé en pleine forêt, halte pour manger à 8 km de la ville, au village de la Brevière où est cantonné le 11e train d'équipage. Avant de s'arrêter on avait organisé un service de sûreté pour protéger la colonne. Retour à Jaux vers 4 heures du soir par Lacroix Saint Ouen, Le Meux et Armancourt. Dans ce patelin est cantonné le 103e d'A.L.

Le 8, au polygone, continuation des travaux. Dans la journée, une journée splendide avec des avions en masse, est passé à jaux un détachement du 10e Dragons, régiment qu'on disait dans la Meuse.

Le 9, au polygone.

## 10 mars et suivants

Le 10, le matin, école du soldat sur la route de Venette. Le soir repos.

Le 11, marche avec service de sûreté d'une colonne par Venette, Lachelle, Remy, puis rentrés par Baugy et le polygone après avoir fait une trentaine de kilomètres.

Le 12, dimanche, repos complet. On a donné à chaque homme une chemise et une serviette neuves.

Les 13 et 14, au polygone. Ces deux jours là, temps splendide.

Le 15 au matin, aux douches (on les a installées assez confortablement dans une salle de l'infirmerie, l'après midi, école du soldat.

Le 16, marche et service extérieur ; départ à 5 heures par Venette, Baugy, Monchy Coudun ; halte entre Coudun et Clairoix ; construction d'une passerelle de circonstance par section sur un ruisseau de 7 à 8 mètres de large. Départ à 2 heures et rentrés par Clairoix, Margny et Venette. En tout avons fait 32 km, rentrés à 5 heures ½.

Les 17, 18, au matin au polygone. L'après midi, repos et nettoyage des cantonnements. On a installé des planches à paquetage et des râteliers d'armes dans toutes les chambres. Maintenant tout marche régulièrement, on prépare les repas à la compagnie et on a journellement (cela va sans dire) l'épluchage des légumes. L'appel se fait tous les soirs à 8 heures et il y a souvent contre-appel. Nous avons maintenant

pour voisins à Armancourt le bataillon d'instruction de la classe 1916 du 6e génie, jusqu'ici du coté d'Arras.

Le dimanche 19, repos, avec le matin revue de chaussures.

## 20 mars et suivants

Le 20, au polygone ; l'après midi, la section a organisé dans la campagne autour du terrain d'exercice, un service de sûreté pour la couverture d'une troupe en station avec petits postes et sentinelles.

Le 21, marche de 35 km, par Le Meux et la forêt de Compiègne. Halte et manger aux mines de Champlieu. Retour vers 5 heures par le même chemin. Pendant la pause, organisation de la défense d'un bois. Détail amusant : notre bon sergent Delliez, de la 2eme section, nous conseille toujours d'alléger nos sacs le plus possible et de laisser à Jaux tout ce qui n'est pas indispensable. Il se charge des revues et les officiers ne repassent jamais derrière lui. Donc ce jour là, pour la défense du bois précité, il a fallu une amorce de tranchée. Au moment de s'y mettre pas un outil portatif n'a été sur les sacs de la section (30 homme environ) Juste une serpe emportée par un balourd voulant faire du zèle bête (tocabeu). Comment faire ? on a bien ri et puis pour ne pas se mettre les officiers sur le dos ou ne pas faire engueuler le « *pied* », on a fait le travail comme on a pu (avec les doigts, les couteaux, les baïonnettes) les officiers n'y ont rien vu ou ont fermé les yeux.

Mais on a pris la résolution à l'avenir de ne jamais partir sans emporter dans chaque escouade au moins un outil de chaque espèce afin de ne plus avoir l'avanie de ce jourd'hui.

Le 22 au matin, école du soldat, l'après midi au polygone, inspection des travaux de la 102 par le colonel Lévy.

Le 23, au polygone ainsi que le 24.

Le 25, samedi, le matin douches, l'après midi repos ainsi que le 26, dimanche, pour le nettoyage des effets et des cantonnements.

Le 27, au polygone, le 28, en marche de 25 km, départ par Venette, Compiègne et la forêt avec retour par Lacroix et le Meux. Organisation d'un service de sûreté avec avant garde et éclaireurs pendant la marche. Grande halte et soupe au carrefour *Hellie* à quelques kilomètres de Brevière, en pleine forêt.

Le 29, au tir, départ à 7 heures, rentrés manger à Jaux vers 1 heure ¾ Tir à volonté de 9 balles sur silhouettes disparaissantes. Les 30, 31 au polygone.

## 1er avril et suivants

Le 1er matin, douches ; le soir repos. Le 2, dimanche, repos ; moi et la 6e étions de garde. Le 3, au polygone. Le 4, matin, douches ; le soir, visite médicale ; le 5, tir et marche, départ à 5 heures, allés directement au champ de tir ; tir comme la dernière fois. Puis pour retourner on a passé par

Choisy au Bac, traversé l'Aisne, Clairoix, Margny et Venette. Rentrés à midi ; repos pour nettoyage.

Le 6 matin, polygone. Le 8, réveil pour la 102, à 5 heures pour la rupture d'un réseau de barbelés au polygone ; rentrés à 6 heures ½ repos le reste du jour. Le 9, dimanche, repos.

## 10 avril et suivants

Les 10 et 11, au polygone.

Les 12, 13, 14, 15, marches d'épreuve.

Le 12, mercredi, pour tout le bataillon, au tir, marche de 22 km en tout. Une section par compagnie a tiré, à la 102 c'est la 2$^{eme}$. Retour à Jaux pour la soupe à midi.

Le 13, départ à 4 heures ½ par Armancourt, Le Meux, Jonquières aux environs d'Arsy, service de sûreté d'une troupe en station. Retour par Baugy et le polygone pour manger à Jaux. Repos les 2 après midi.

Le 14 départ (avec la pluie) vers 7 heures la pluie ayant retardé, par Venette, Compiègne, la route de Paris et Lacroix Saint Ouen. Fait la grande halte et la soupe près du pont de Lacroix Saint Ouen, sur le bord de l'Oise. Après 2 heures de pause, vers midi, exercice d'embarquement à la gare du Meux, puis rentrés à Jaux directement par Armancourt.

Le 19, départ à 3 heures ½ par Le Meux, Rinecourt, Longueil Sainte Marie, Arsy. Fait la grande halte entre Arsy et Baugy sur la grande route de Clermont à Compiègne, avons

monté les tentes portatives qui nous ont bien servi car il a plu ou neigé pendant plus d'une heure ; rentrés vers 3 heures de l'après midi par Baugy avec arrêt au polygone et simulacre d'attaque et de défense des tranchées.

Le 16, dimanche des rameaux. Ce jour là je suis allé à Remy rendre visite aux copains de Faycelles du 139$^{e}$ d'Aurillac. J'y ai passé l'après midi avec Raymond Pages, Marcel Latapie et Camillou de Saint Do. Le soir en repartant, passés avec les 3 autres à Lachelle voir Marcel Lasfarges et Louis Ravelle qui y sont cantonnés.

Le 17 au matin, il a plu : théorie. L'après midi, au polygone.

Le 18, au polygone. Le 19, je me suis trouvé dans une équipe de charpentiers qui vont travailler à l'école de ponts à un pont de traverse qu'on va faire dit-on pour relier la route de Paris à celle de Clermont. Pour la construction de ce pont on a monté une scie circulaire actionnée par une locomobile à vapeur qui fonctionne tant bien que mal sur la rive droite de l'Oise. Le 20 à l'école de ponts.

## 21 avril et suivants

Le 21, le matin école de ponts. L'après midi, école du soldat pour toute la compagnie. La pluie nous a fait rentrer aussitôt être arrivés sur le champ de manœuvre.

Le 22 au matin, revue de détail, après midi douches. Le 23, Pâques, repos complet. Le soir et le 24, de garde. La compagnie a eu repos comme lundi de Pâques.

Le 23, j'ai eu le plaisir de passer la journée avec les copains du 139 : Raymond Pages, Marcel Latapie et Camillou qui m'ont rendu ma visite.

Le 16 et le 23 sont 2 beaux jours qui comptent dans ma vie si triste.

Le 25, le matin, revue du lieutenant, commandant la compagnie en tenue de campagne à Jaux et l'après midi, revue sur le champ de manœuvre du polygone du général commandant la 6eme armée.

Les 26, 27, au polygone, comblement. On va quitter Jaux pour suivre la 6eme armée dans la Somme, dit-on vers le début du mois de mai et avant le départ il faut faire disparaître toutes les traces de notre séjour.

Les 28, 29, 30 on démolit les lits bas flancs, planches à paquetages, râteliers d'armes et on assemble tous ces débris à l'école de ponts. Là on emballe tout même la scie et sa locomobile. Les pilots et toutes les poutrelles sont chargés sur des haquets et prolongés et transportés à Longueil Ste Marie où s'opère l'embarquement du matériel et dit-on même des hommes.

Le polygone est nettoyé ; on emporte tout jusqu'aux gaulettes. Nous ne laisserons rien derrière nous. On murmure que nous allons, la 102 et la 104 à Corbie, 10 km d'Amiens pour élargir un pont sur la Somme.

## 1er mai et suivants

Repos pour nettoyage des effets de drap ; des corvées journalières sont organisées pour charger les matériaux et les décharger à la gare de Longueil Ste Marie où à partir du 1er est constitué un poste de garde avec 4 hommes et un caporal.

Le 4 j'ai été de corvée (4 hommes par escouade, nous étions 50 par compagnie) pour transporter sur notre dos, les outils de parc du polygone à Longueil. Départ à 6 heures, retour à 11.

Le 5 départ définitif avec chargement complet ; arrivés à Longueil vers 6 heures. La 2e section étant de jour, nous avons chargé le matériel de la compagnie avec la voiture de l'ordinaire sur une plate forme. Embarquement vers 10 heures ½ dans des wagons à bestiaux, sans paille et sans bancs, 36 hommes par wagon.

A Hargicourt – Pierrepont, la 101 est descendue avec son matériel, c'est là qu'elle va travailler. A Longueau, grand dépôt du Nord, arrêt de plus d'une heure.

# *LA SOMME*

Débarqués le 5 au soir, vers 6 heures à Villers-Bretonneux et le matériel a continué jusqu'à Guillancourt avec la 103 qui va loger là. Pour la 102 et la 104, avons fait 8 km pour rejoindre Vaire-sous-Corbie, dans la vallée de la Somme, à 12 km d'Amiens et à autant des lignes. Ce soir là avons gagné nos cantonnements marqués à l'avance et avons couché à la dure.

Le 6 aménagement des demeures, bourrage des paillasses, installation d'une cuistance dans une ruine à côté de la 6$^{eme}$ escouade.

Le 7, corvées pour le déchargement sur la place de Vaire, des camions automobiles transportant notre matériel de la gare de Guillancourt.

Le 8, corvées pour ranger tout ce matériel ; une équipe travaille de 4 heures du matin à midi, l'autre de midi à 8 heures du soir. On installe la scierie à la sortie du village. A Corbie et au Hamelet, 6 et 3 km d'ici, sont cantonnés des anglais car ici c'est eux qui tiennent le front.

Les 9, 10 et 11, école de sections. Et ceci par punition. Il paraît que nous devions avant de commencer les travaux sérieux à effectuer par le bataillon dans le pays avoir 8 jours de repos complet. Mais défense expresse de dépasser les limites du cantonnement, c'est à dire les poteaux l'indiquant à toutes les sorties du patelin. Voilà t-il pas que le 1$^{er}$ matin, le 9, le

commandant en choppe 5 ou 6 sur la route de Corbie. Il les a bouclés et non content de cela, toute la 102 dont ils étaient a du payer pour eux en allant faire l'école des lapins et des milles pattes. Heureusement que les ordres n'ont pas été exécutés à la lettre et que les dits exercices ont dégénéré en jeux (barres, saute mouton etc) Nous avons toujours le bon papa Bessières flanqué du brave d'Hauteville pour commander la 102 et avec eux on peut y tenir.

12 mai et suivants.

Le 12, construction par la 102 de 5 grands chevalets pour un pont quelque part sur le front.

Le 13 au matin sont parties 2 sections pour construire ce pont, dit-on, mais presque sûr que nous autres nous irons aussi sans tarder.

A la 104, toujours dit-on, on a demandé pour partir sur le front 30 hommes et 4 caporaux volontaires. A la 102, de même dans l'après midi, mais on a eu assez de peine à les trouver. On ne sait pas encore où ni quand ils partiront.

Le 14, dimanche, comme on ne veut pas nous laisser au repos, nettoyage des rues du village. Les 15, 16, 17, 18, 19, nous avons chargé, trié, fait scier le matériel pour les chantiers de là haut car outre les 2 sections parties le 13, il y en a une autre avec 50 hommes, toujours sur le canal de la Somme, pour réparer des ponts à Sailly Laurette, à 6 km de Vaire. Les 2 équipes ont emporté toutes leurs affaires et couchent sous la

tente ; il faut qu'ils bûchent dur, mais sont mieux nourris : 2/4 de vin et ¾ de pain.

Le 19 sont arrivés à Vaire la 101 et la 103 dont nous nous étions séparés pendant le chemin d'arrivée : nous voilà reformés jusqu'aux premiers départs des volontaires. Sera-ce pour longtemps ?

## 20 mai et suivants

Le 20, je suis allé à Méricourt à 16 km avec 9 autres pour accompagner et décharger 3 voitures de matériel. Passé à Le Hamel, Cerisy-gailly, Morcourt. Sur toute la route travaillent des équipes de territoriaux l'élargissant, il y a du 292$^{e}$, et du 140$^{e}$. A Méricourt est au repos le 24$^{e}$ colonial. Le chantier de la 102 est au milieu d'un camp anglais et ils sont en très bonne camaraderie avec eux, nos alliés étant très fiables. Notre équipe a construit et en vitesse un joli pont sur pilots de 15$^{m}$ de long et 6$^{m}$ de large, trottoirs en plus et tablier renforcé (2 épaisseurs de bastings) Ils ont été félicités par le commandant. Je voudrais bien en être car c'est du beau travail. En revenant nous sommes passés à Sailly-Laurette porter des outils à l'autre équipe et là aussi c'est intéressant. Rentrés à 4 heures.

Tous ces jours ci, la canonnade retentit sur le front et contre les avions. Un de ces jours un taube a réussi à franchir les lignes et est allé jeter des bombes sur Amiens, sans grands dégâts, mais, a-t-on dit, il a été abattu avant d'avoir repassé chez lui par 3 des nôtres qui lui ont donné la chasse.

Les 21 et 22, corvées de chargement. Le 22 au soir on m'a désigné avec 9 autres pour partir en « détachement de renfort » à Sailly-Laurette. On emporte tout notre fourbi pour y camper.

Le 23 départ à 4 heures avec des voitures de matériels. Aussitôt arrivés, au travail, manœuvre de la sonnette aux chants cadencés de « En voilà un, le joli un, le un s'en va, ça ira, le deux qui vient, ça va bien, en voilà deux, etc. » C'est rudement fatiguant ces volées de 90 coups. On est en train de refaire en l'élargissant un pont sur le canal d'un ancien moulin brûlé. C'est pénible mais intéressant. On travaille de 6 heures à 6 heures avec repos de 2 heures à midi. On touche ¾ de pain, 2/4 de vin et un petit supplément comme casse-croûte du matin (confiture ou fromage) La cuisine est meilleure qu'à Vaire. Pour coucher : notre tente portative avec notre paillasse sur le sol, on y dort admirablement bien. Le malheur c'est que le 25 il a plu tout le jour et l'eau commence à suinter à travers les trop minces toiles. Et on a pas interrompu le travail pour cela : les cordes de la sonnette glissaient dans les doigts.

Les 24, 25, 26 on a enfoncé les pilots d'une moitié du pont. Car pour ne pas entraver la circulation assez active entre la zone française et la zone anglaise on a fait le travail de réfection en 2 fois. Le 27 on a commencé à placer en moises les chapeaux aux pilots. Le 26 est parti de Vaire un détachement (les volontaires demandés dernièrement) 30 par compagnie pour, dit-on, la division marocaine et comme ce n'est pas le chic les fameux volontaires ne sont pas enchantés de leur zèle.

Pour moi, non jamais de volontariat, on me prendra quand on voudra mais du moins ce sera sans remords que je partirai. Ces deux derniers jours il a plu jour et nuit.

Ce 28, beau temps ; on continue à travailler ; une équipe a entamé un pont sur le canal à l'écluse et l'élargit avec des poutres armées. Visite du commandant, précédent celle du général commandant la 6e armée. Je ne sais pas son idée sur nos travaux.

Le 29, on a commencé à placer les poutrelles en fer soutenant la chaussée. Mon pays, Gédéon Montrozier s'est écrasé un pied à la sonnette et a été évacué sur Vaire.

Le 30, visite du général commandant la 6eme armée toujours précédée de celle du commandant Prouzier, chef du bataillon. Depuis 3 ou 4 jours, nous avons un nouveau lieutenant en plus à la 102. On a entamé 2 autres ponts à élargir sur des bras de la Somme ; celui de l'écluse est terminé et la moitié du grand est livrée à la circulation. Le 31, mêmes travaux.

## 1er juin et suivants.

Le 1er juin encore visite du commandant de la 6eme armée, accompagné d'un général du génie. Quoique étant la fête de l'Ascension, nous avons travaillé tout le jour comme à l'ordinaire. Les avions ont afflué dans le ciel : on sent que quelque chose se prépare. Un peu plus haut, sur le canal, sont au repos 4 canonnières anglaises armées de 320 qui cracheront

au moment voulu leurs petites dragées. Par ici est au repos la 120eme d'A.L avec ses 120 longs. Nous avons aussi de l'artillerie coloniale en masse. Et puis des anglais, toujours des anglais (yes).

Les 2,3,4, continuation des travaux. Au grand pont on a remis à la circulation la moitié qui est réparée et démoli l'autre. Comme le fond est bétonné (c'est la chaussée qui commence) les pilots ne veulent pas y entrer et on est obligé de les ferrer.

Il y a maintenant dans le village un régiment d'Indous et il en passe souvent. Ce sont de beaux gars, les jambes en flûte avec leurs molletières enroulées comme autour d'un échalas et la tête enveloppée d'un turban. La plupart comprennent et parlent le français.

Les 5 et 6 on a fini de battre les pilots et démonté la sonnette.

Le 7 on s'est mis à la construction du tablier soutenu par des moises encastrées dans les têtes des pilots. Le 7 on a demandé des volontaires (personne n'en a voulu) alors on a désigné d'office 40 hommes par rang d'âge (je suis le 19e) Le soir le caporal d'ordinaire nous apportant le ravitaillement a porté aussi une liste de 13 (pour partir en permission a-t-il dit) C'est les 13 premiers des 40. faut-il y croire ? Je serais enchanté de cela car je serais du 2eme départ. Qui vivra verra.

Le 8, au soir, par une pluie battante, on est venu chercher les permissionnaires, 18 partant le lendemain matin. Ils ont emporté toutes leurs frusques à Vaire.

Le 9, travail ordinaire.

## Le 10 juin et suivants

Les 10,11 même travail ; le 11 c'était la fête de la Pentecôte, pas une minute de repos.

Le 12 on a fini le tablier. Le 13, on a amené de Vaire du matériel à deux autres endroits, Cerisy et plus haut à 5 km d'ici et 4 hommes de garde sont désignés pour aller le garder jusqu'à notre arrivée, demain 14 probablement. De Montpellier sont arrivés des renforts (le restant de la classe 1916) 195 hommes environ, vers le 1er juin. Ils sont à Vaire et ne les avons pas encore vus au boulot.

Le 14, une équipe de 12, à Cerisy, réparation d'un pont sur le chemin de halage du canal.

Les 15, 16, 17 mêmes travaux à Morcourt.

Le 18, déménagement de Sailly pour Chippilly où l'on élargit une route de 200m de long, dans les marais, avec 1m d'eau : du tout amusant.

On couche dans des granges très sales mais au moins cela vaut mieux que la tente car on y est à l'abri de la pluie.

Le 19, battage des pilots pour le maintien du terrassement au mouton à bras. On plante une rangée à 2m50 de l'ancienne route avec, au pied du talus, autant de piquets de retraite moins gros. Ceux-ci sont à 2m l'un de l'autre, les autres à 1m. On a relié tous ces pilots avec des fils de fer billottés. Sur le fond et tout le long des piquets ont été placés debout et horizontalement de grandes claies pour retenir les

cailloux qu'on y enfourne. Les charrois sont faits par des charrettes de la S.G et par les wagonnets qu'avaient installés les poilus du 11eme d'artillerie sur l'autre côté de la route pour construire une ligne de Decauville assurant la communication entre Cerisy et le front pour le ravitaillement en obus. On sent qu'il se prépare sûrement une terrible attaque car il passe continuellement des canons de tous calibres, des munitions en masse et des troupes aussi, zouaves, coloniaux.

## 21 juin et suivants

Le 21, nous avons entendu de près nos premiers obus. Les boches tiraient sur une saucisse anglaise située à 1 km au nord de Chippilly. Un obus perdu est venu tomber à 50m de l'église, à l'entrée du bourg ; un autre est passé en sifflant sur nos têtes et est allé se briser à 150m de nous au dessus de la carrière et de la route de Morcourt. Aucun dégât mais on a dit que parmi le personnel de la saucisse il y avait 2 morts et 3 blessés.

Le 5eme génie construit sur le canal un pont métallique pour le petit chemin de fer. Ils y travaillent nuit et jour et font des merveilles comme beau travail et rapidité. Les culées énormes, car le talus est au moins de 5 ou 6 m, sur les bords du canal sont constituées par des pilots de 16m de long ; 2 sonnettes à vapeur installées sur les 2 rives et tapent à qui mieux mieux.

La nuit on travaille avec de forts projecteurs à acétylène, il paraît qu'il faut que ce pont, ainsi que notre route soient terminés pour le 30. Pour nous aider au charroi du caillou pour le remblai, on a fait monter le 23 une équipe de la 104 avec une quinzaine de la 102.

Le 21 sont arrivés les premiers permissionnaires et nous croyons partir (le 2 détachement dont je fais partie) mais au moment de décamper il y a contre ordre, les permissions étant suspendues dans le secteur, rapport aux prochaines attaques. Désappointement ! continuation du remblaiement de la route jusqu'au 6 juillet. Depuis le 30 juin se livre par ici la grande bataille de la Somme. Cela s'est annoncé le 29 au matin par un très grand nombre de saucisses ayant grimpé dans les airs (on en a compté 21 à l'horizon pourtant limité ; puis sans cesse passaient des 75 ou des mortiers de 220 à tracteur automobile ou des camions chargés d'obus de tous calibres ; les régiments surtout zouaves, 1er et 9eme et coloniaux, 24eme, 34eme, 44eme et le 156eme de ligne prenaient le chemin du front. Le Decauville circulait continuellement chargé d'obus. Puis le 30 le bombardement a commencé par un roulement continu et le 1er au soir, on a reconnu qu'il y avait eu attaque car les autos de la Croix Rouge commençaient à rouler les blessés et des convois de prisonniers passaient à peu d'intervalle (il en a passé devant nous au moins 500)

Depuis c'est pareil, il en passe de temps en temps ainsi que des blessés, le roulement du canon s'est assourdi et les saucisses se sont éloignées, preuve de notre avance. D'après

les coloniaux des 1eres attaques, au repos par là, les anglais seuls ne valent rien ; il leur faut des français pour les entraîner.

A 1 km au sud-est de Chippilly était un train blindé avec 4 pièces de 380, a-t-on dit, qui tiraient tous les jours (du 28 juin au 5 juillet) et envoyaient avec un tapage et un ébranlement formidable, leurs pruneaux sur la gare de Péronne, paraît-il. Depuis le 5 on ne les entend plus, elles doivent avoir déménagé. Le temps est très pluvieux et les soldats qui descendent de là bas, français ou boches, sont couverts de boue de la tête aux pieds.

Le 7 au soir on a formé une équipe de 20 hommes pour monter à Méricourt construire et garder, paraît il, un pont d'équipage sur le canal. J'en fais partie ; on s'en va avec tout le fourbi, demain dimanche à 6 heures.

## 8 juillet et suivants

Arrivés à Méricourt avec armes et bagages et avons été charmés de trouver de jolies cagnas en bois recouvertes de tôles ou de toiles goudronnées préparées par l'équipe de la 104 que nous venons relever. Nous avons un chic sergent de la 104. Nous allons, nous a-t-il dit construire et défaire le pont (6 bateaux avec une portière mobile) une fois par jour jusqu'à ce que nous arrivions à le monter en 1 heure ½ en cas d'alerte. Puis il nous laissera tranquilles.

Et pour aujourd'hui il nous a donné repos complet afin de nous installer.

Je crois qu'on pourra y tenir. Nous allons faire notre possible pour lui plaire et nous serons en paix. Ce pont à 50 m de celui de l'écluse servirait à remplacer celui-ci en cas de bombardement des boches et de destruction de celui-là. Avons assisté ce soir, 8 juillet, à un drame aérien, à 1 ou 2 km d'ici la tombée vertigineuse d'une saucisse en flammes, on venait d'entendre en l'air quelques coups de mitrailleuse, ce qui nous a fait supposer que c'est un taube qui a fait le coup mais on ne l'a pas vu car les nuages le cachaient. Qui sait si les observateurs seront sortis indemnes de la catastrophe ? vers le 2 ou 3 juillet, une équipe de la 102 montée à Cappy refaire un pont détruit à l'attaque a eu 9 poilus blessés (dont un grièvement au ventre) par un 105 boche. Ce sont nos premiers amochés du bataillon. De ceux qui sont partis comme renfort il y en a déjà 4 ou 5 de morts : 1 au 7, les autres au 10.

Les 9, 10, 11, 12, 13, repos complet à Méricourt, sauf au cas où quelques officiers devraient passer, le sergent prévenu par téléphone par son copain de Chippilly (la ligne va de Corbie à Froissy, le long du canal avec raccord à Vaire, Chippilly et Méricourt, cette ligne est spécialement pour le génie) nous fait accoupler 2 bateaux en vitesse et l'on se met à faire des brêlages.

Pour surveillant nous avons le lieutenant Jacquemin, maintenant passé à la 102, la 104 venant d'être rayée et ses poilus dispersés dans les 9 autres compagnies.

Le 14, avec le lieutenant et 10 hommes de Chippilly on est monté à Froissy pour démolir un pont sur l'écluse jeté par la 104 au début des hostilités dans le secteur.

Là, on constate les dégâts du bombardement. Il paraît qu'aujourd'hui Cappy a été arrosé par les boches. Un taube a lancé ce soir 14, 2 bombes sur Morcourt sans atteindre personne, heureusement.

Les autres jours repos complet.

Le 23, un dimanche, on est remonté à Froissy pour je ne sais quoi faire et arrivés là, on a rebroussé chemin sans rien faire (c'est le régiment tout pur). Le village de Froissy a été marmité ces jours ci et il y a eu un assez grand nombre de victimes. On a (la 104) remonté le pont sur l'écluse, pareil et exactement au même endroit que nous avions démoli le 14 (IMBECILITE MILITAIRE) Ces jours derniers chaque soir, il y avait préparation d'attaque par le canon (un vacarme terrible).

Le 20 est passé 4 convois de prisonniers de plus de 300 boches chacun et des blessés contents car ils avaient vu que l'on avançait.

A partir du 21 le fracas s'est un peu apaisé et on voyait dans les communiqués que la Somme était un peu plus calme.

Le 25 est arrivé un ordre de mettre 2 plantons nuit et jour à du matériel du 10$^{eme}$ génie en dépôt sur la route de Méricourt à Bray, à 9 km environ de notre cantonnement. Il y a 7 bateaux et le matériel nécessaire pour les ponter.

Le 28, est arrivé un autre ordre de mener ce matériel à Méricourt sur le canal de façon à pouvoir le faire descendre par eau à Vaire car le 2eme génie en prenait possession.

Des haquets sont donc venus et on a fait un train de bateaux avec tout le chargement au dessous de l'écluse.

Le 31, avec un propulseur venu exprès, nous avons mené le tout à Vaire. Là-bas est arrivée une compagnie (250, tous des types de métier de la classe 17. Est ce que cela ne sera pas mauvais signe pour nous ?)

## 1er août et suivants

Les 1, 2, 3, 4, même situation ; toujours l'oisiveté absolue règne dans l'équipe, mais on commence à se demander si malheureusement le départ ne sonnera pas bientôt.

Les 5, 6, 7, 8, 9, 10, pareil.

Le 11 départ sur un propulseur montant de Vaire à 5 heures du matin pour Suzanne où on va démolir un pont et amener le matériel au dépôt. Au lieu de trouver le pont sur le canal, à Suzanne, on a fait ½ tour de là-haut. C'était à Froissy et sur des haquets du 4eme génie. On l'a déchargé (8 bateaux, une nacelle et le matériel pour le pontage de ceux-là) avec cela on a fait un train de bateaux où on a attelé notre automobile flottante et arrivés le soir à Méricourt. Nous avons passé là la nuit et partis le lendemain pour Vaire. Remontés vers 2 heures du soir par le propulseur de l'ordinaire.

A Vaire on dirait un arsenal : on construit des ponts en fer gigantesques et les copains de là bas s'appuient des poids lourds en masse et du boulot nocturne. Très bon Méricourt comme nous disons.

Puis des équipes vont les placer par là-haut à Curlu. La 101 et la 103 y sont déjà cantonnés sous les obus et ont déjà des victimes. Le 14 au soir, soir fatidique, le cycliste de la compagnie est monté donner l'ordre de faire un train de tout le matériel et de déménager pour Vaire de suite. Un propulseur est venu nous prendre, arrivés à Vaire vers 10 heures dans la nuit, couchés sur le bord du canal.

Le 15 au matin monté nos tentes en alignement avec les autres (le général, je ne sais pas lequel, est venu dans la journée inspecter le camp). L'après midi j'ai été de corvée à Cerisy avec le sergent Delbez. Le 16 on m'a embauché a une équipe d'ouvriers en bois : on monte un hangar de 70 m de long pour des chevaux.

Le 17, même travail.

Le 18 on a fabriqué 70 poutrelles armées pour les ponts de là-haut et on a buché et encore avec du rabiot le soir. La venue du général nous a fait raser les cheveux et ne plus sortir librement comme avant (il aurait mieux fait d'avoir la colique 8 jours que de venir nous déranger).

Le 18 sont arrivés équipe par équipe 150 types de tous les régiments du génie. Voilà que nous serons 600 à la 102.

Du 12 au 28 j'ai travaillé à la confection d'écuries pour la S.G et des magasins à outils.

Le 19 j'ai été mis dans une équipe pour monter à Cappy : il y a déjà 30 poilus qui y travaillent. Il nous a fallu préparer 64 pilots de 8 m, les fréter, les ferrer et cela nous a pris jusqu'au 2 septembre. Ce jour là nous sommes partis pour Cappy avec une partie de ce matériel et tout notre fourbi par un propulseur. Arrivés là haut vers 3 heures du soir ; monté les cagnas à 2 ou 3 au flanc du coteau dominant le canal et l'écluse à 500 m, du bourg ou plutôt de ce qui en reste car ce ne sont guère que des ruines. Le pont que l'on fait est en plein village. Ce sont les assises en pilotis pour un pont-levis permettant le libre passage des remorqueurs lequel pont est en fabrication dans les ateliers de Vaire. Il faut planter 100 pilots à la sonnette à bras et ce n'est pas un petit travail. Nous avons 2 sonnettes et elles tapent tout le jour.

## 9 septembre et suivants

Le 9, nous nous sommes mis au travail. Le matin, les boches tiraient sur une saucisse amarrée derrière le coteau au-dessus de Cappy et que le vent amenait sur nos têtes ; des éclats sont tombés à plusieurs reprises autour de nous. Vers midi un coup mieux porté a tapé dans la nacelle, blessé l'aéronaute et cassé le câble. Le ballon s'est enlevé avec le malheureux qui a pu s'accrocher au filet et poussé par le vent très violent a piqué en vitesse vers l'est sur la ligne de feu. On a su le soir par le poste de la saucisse qu'elle avait atterri à Lunéville du côté français et que l'observateur était en assez

bon état sa blessure n'étant pas grave. Vraiment ce n'est pas le rêve ce métier.

Sur la gare de Bray les boches tirent régulièrement, heureusement que les ¾ sont trop courts et tombent sans éclater dans le vaste bourbier qu'est la vallée de la Somme.

Le 6, vers 2 heures du soir, bombardement : 9 ou 10 obus sont tombés à moins de 100 mètres du chantier. Dans la nuit du 7 au 8, de même ; l'un est tombé sur le bord du canal entre l'écluse et notre camp.

Le 8, vers midi, une dizaine de 105 sur le village sans dégâts pour nous. On a planté les pilots du 9 au 10. Incident : le 6, au soir, l'ordinaire n'est pas arrivé et le lendemain 10 heures on est venu avertir que le propulseur qui le portait était en panne au dessous de Froissy ; on l'a sautée à pieds joints le midi et le soir. A la compagnie, à Vaire, remue-ménage complet, paraît-il. On va dissoudre le bataillon. On a cherché et trouvé 190 volontaires à la 102 et 120 partent le 11 pour différentes compagnies.

Pour nous, quoique le pont de Cappy nous laisse un peu plus ici, notre départ ne va pas tarder sûrement.

Les 10, 11,12, 13, travail de moisage.

Le 14, on est venu prendre des permissionnaires. A ma grande joie, j'en suis.

Le 15, départ, pour Faycelles la bien aimée pour 10 jours. Embarqué à Villers-Bretonneux.

27 septembre et suivants

Rentré par Villers-Bretonneux à la compagnie toujours à Vaire le 27 septembre. Le jour même on m'a envoyé à Méricourt remplacer un permissionnaire partant. C'est à l'emplacement de l'ancienne équipe de juillet-août. Le pont de l'écluse étant en réparation, on a remonté le pont d'équipage et l'équipe manœuvre la portière centrale pour laisser passer les remorqueurs.

Le 29 est arrivée une équipe du 1er génie pour nous relever. Sommes descendus à Vaire le 2 octobre. Là-bas, la classe 16 a presque disparu. La 17 a tout envahi, les ateliers, les bureaux, etc.

Le 9, embauché comme ordonnance de 2 aspirants de la classe 1917. Je ne m'esquinterais pas trop.

Le 4 est arrivé l'ordre de disperser ce qui reste de la classe 16 dans les compagnies du front. Le 5, j'ai vu la liste ; je suis affecté à la 15/62, du 7ème génie qui est, paraît-il, du côté de Nancy. Chaque midi, on distribue ce qui reste de notre magasin. On attend un stock important d'effets neufs avant la dissolution.

Le 16, au matin, est partie la moitié à peu près de la compagnie à destination du front de la Somme et de l'Argonne, dit-on.

Le 24, passés en subsistance à la 107 pour l'ordinaire et le 28 pour le travail. Jusqu'au 1er novembre, j'ai été employé comme ordonnance de 2 aspirants de la classe 17 mais ceux-ci étant partis avec 34 poilus classe 16 pour le front je reste avec

8 autres employés à l'atelier de menuiserie et j'ai fait leur cuistot. Le 9 novembre au soir, des daubes ont fait sauter le dépôt de munitions de Cerisy-Gailly : un million de dégâts et une centaine de victimes. Les explosions et l'incendie ont duré 3 jours.

Le 16, est parti un nouveau renfort pour une compagnie en formation, la 6/64.

Le 1er décembre, à mon tour, on m'a mis avec les copains de la classe 16 à une nouvelle formation (la compagnie 29/14) qui se groupe à Bouzencourt, à 3 km de Vaire sous Corbie et est ravitaillée jusqu'à son départ par la 107.

## Mes débuts à la 29/14

Avons rejoint le 2 décembre au matin et en attendant le complet de l'effectif on a formé les escouades mais elles sont toutes à moitié. Je suis à la 9ème. Les poilus disponibles (je suis resté avec un autre pour la popote de l'escouade) vont travailler à Vaire et à Fouilloy près de Corbie, au montage des baraquements construits à l'atelier de Vaire ; On loge dans 2 baraques Adrian ; les 2,3,4 , même vie. Les permissionnaires et les retardataires s'amènent peu à peu. Il y en a de toutes les compagnies de génie du front et dans les débuts, cela va faire sûrement un joli méli-mélo. Personne ne sait où on va rejoindre ni de quel régiment on va faire partie.

Le 6, départ de Bouzencourt à 5 heures du matin pour gagner Bones à 18 km. Arrivés à 14 heures ; avant l'embarquement, on a touché les vivres (bien maigres) pour la

journée : ½ boule de pain, ¼ de pinard et une boite de singe au riz. Embarqués vers 4 heures dans les fourgons à bestiaux, une escouade par wagon. Débarqués le lendemain 7, à Jonchery-sur-Vesles, 15 km de Reims. On a fait 19 km de route et arrivés à la nuit à Dougny, très fatigués. Là, on a très bien passé la nuit dans des baraquements.

## *Stage à Champlan*

Le 8 décembre, à peine remis de fatigues de la veille, on vient me prendre le nom pour partir avec un sous-lieutenant, un caporal et 4 copains(la compagnie 29/64 même division en fournit autant) faire un stage de je ne sais quel temps ni pour l'instruction de quoi, du côté de Paris. Toujours content de voir du nouveau. Nous sommes partis les 8 même à midi avec le sac allégé, le fusil et l'équipement et un fourgon nous a transportés à la station de Romigny où un petit train local (C.B.R) nous a emmenés à Dormans. Là, nous avons pris le train pour Paris. Arrivés le soir à la gare de l'Est et repartis le 9 à 3 heures du soir, à destination de Massy-Palaiseau. Arrivés à 4 heures. Fait 2 km à pied pour gagner Champlan où est le centre d'instruction. Nous sommes logés dans une maison du village et on nous a installés assez confortablement avec des paillasses et des sacs de couchage. Nous sommes en subsistance au 232$^{ème}$ territorial et allons faire un stage de 7 jours.

Dans la journée du 10 sont arrivés d'autres détachements. Nous serons en tout 10 équipes, soit 100 poilus avec 10 sous-lieutenants.

Le 11, début de l'instruction. C'est un appareil dont l'inventeur, un lieutenant du génie, Mattéi, vient enfin d'être breveté après un an de démarches et d'attente, pour couper les barbelés boches à distance. Jusqu'ici, il fallait, pour une préparation d'attaque que les soldats aillent les couper à la cisaille et les pertes étaient énormes. Avec ce système (une charge de mélinite amenée sur le réseau par 4 hommes et des câbles) on ne s'approche qu'à 150 mètres et très peu de monde. Puis on fait sauter juste au moment voulu et l'ennemi n'a pas le temps de refermer la brèche. Les 45 kilos d'explosifs doivent ouvrir un passage de 20 mètres à 30 mètres de large sur autant de long. Avec 2 ou 3 appareils côte à côte ou un devant l'autre on arrive à détruire les réseaux les mieux construits.

Les 11, 12, 13, 14, 15, 16, on a fait les exercices de lancement et de manœuvre.

Le 17, un concours avec prix entre les équipes pour le meilleur temps et le moins de bruit possible avec tous les commandements et mouvements enseignés par la théorie. A notre équipe, nous étions très bons ; malheureusement un de nos équipiers qui étant d'un patelin voisin allait sans permission coucher chez lui tous les soirs n'est pas rentré ce matin-là. On a eu toutes les peines à passer inaperçus et on a été disqualifiés (ce dont on se fichait) !

Dans l'après-midi démonstration avec l'explosion d'une demi-charge de la torpille. Quel dégât !

Partis le 18 à midi : on devait prendre le train à Champlan et rejoindre la compagnie directement par Noisy-le-Sec et la Ceinture. Mais comme on voulait tous passer par Paris, on a passé devant la gare de Champlan sans s'y arrêter et avons embarqué sans difficultés à Massy-Palaiseau pour la gare du Luxembourg. Arrivés à Panam le soir vers 9 heures. Repartis le 20 après-midi. Arrivés à Romigny, avons appris que la 29/4 travaillait depuis 9 ou 10 jours à Maizy et que seule la 29/64 était encore à Dougny. Mais le 24, elles doivent se rassembler à Epernay pour l'Argonne, dit-on.

En attendant, sommes allés à Dougny où nous avons été mis en subsistance à la 29/64 en attendant de retourner à notre compagnie.

Repartis avec la 64 le 23 au matin. Arrivés à Cumières le soir et avons rejoint notre 29/14 déjà là. Embarqués à Epernay à 6 heures du matin le 24 dans des fourgons à bestiaux et débarqués à Sainte Ménéhould à 10 heures. Sommes allés cantonner le jour même à Florent, 5 km du front. Avons quitté Florent pour les lignes le 29 au matin.

## *L'Argonne*

Arrivés en ligne le 29 à 10 heures du matin. Nous occupons comme secteur le ravin de Saint Hubert, entre le Four de Paris et la Harazée. Le camp est au pied de la colline et à

peine à 200 mètres des lignes à vol d'oiseau, mais complètement à l'abri des obus et des balles. Aussi la route qui passe au fond de la vallée est aussi fréquentée et aussi tranquille qu'à l'arrière.

Les abris et logements sont des sapes gigantesques creusées à même le rocher de la colline précitée.

Le soir-même, on est montés en ligne. J'ai été de la 1ère équipe. Nous avons 9 mines en chantier et le travail (rien qu'au pic) est très pénible. C'est partout à différentes profondeurs et dans diverses directions des galeries majeures (1,90 mètres X 1,20mètres) en plein rocher et le boisage et l'évacuation des terres sont faits par nous-mêmes. On a comme tâche 5 centimètres d'avancement par homme par séance. On travaille 8 heures sur 36. Les mines et les abris du camp sont éclairés à l'électricité fournie par un groupe de moteurs à essence installés sous terre à l'entrée du ravin. Le bout de celui-ci est en plein dans les lignes et le fond en est surveillé et battu par les mitrailleuses boches. Aussi défense formelle d'y passer : il y a les boyaux sur les deux flancs pour les correspondances. Un soldat blessé dans ce fond et qui aurait contre lui la preuve de cela ne serait pas porté tombé en service commandé. C'est sérieux et dangereux et ma foi, sans avoir peur du règlement, ce n'est pas la peine de s'exposer pour rien.

## 1er janvier 1917 et suivants

Du 1er janvier au 12, même vie. De la neige et du froid en veux-tu en voilà. Dans une de nos sapes S3, on entend depuis peu les sapeurs boches se rapprocher de notre galerie et les travaux y sont interrompus. Cette sape ne sera plus visitée que par les écouteurs. Il faudrait peut-être la bourrer pour essayer quelque chose mais notre brave capitaine égoïste pour sa compagnie dit que ceux qui nous remplaceront le feront s'ils veulent.

Le 12 janvier, j'ai été mis dans l'équipe des électriciens pour la surveillance de l'éclairage et de la ventilation dans nos neuf mines. Nous sommes 3, donc nous travaillons 12 heures sur 36 étant constamment en ligne un de nous. Le boulot consiste à partir une heure avant l'équipe montante ; en montant on surveille le câble conducteur (les torpilles le brisent souvent) ; puis là haut, tout vérifier ; on remplace les lampes grillées, on met en marche les ventilos arrêtés par l'équipe descendante, puis on se rend à une sape centrale, S3 bis, où est installé le microphone venant de toutes les autres mines. C'est là aussi que se tient, entre ses rondes, le sergent-chef d'équipe afin qu'on sache où aller le trouver si quelque chose survient d'anormal. De même pour l'électricien.

Le travail que je fais est bien plus intéressant et pas si pénible que celui de la compagnie. Et c'est pourtant sans regret de quitter ma « gâche » que je suis parti en permission le 21

janvier. Je suis allé embarquer à Sainte Ménéhould par Vienne le Château et Florent.

## *Retour de permission*

Reparti le 31 janvier de Faycelles par Brive, Vierzon, Orléans, Troyes et Jessains. Là, gare régulatrice. On me dirige sur Vertus, la compagnie étant en déplacement et se trouvant dans ce patelin.

De là, sans rien trouver, départ pour Epernay, puis Château-Thierry , puis Doulchy, Brigny puis Fismes où je suis arrivé le 2 au soir. Le lendemain matin, départ à pied avec 3 ou 4 copains trouvés pendant mes vadrouillages, pour Jonchery-sur-vesles, siège du QG du C.A., puis sur Romilly, où est installé le QG de la 169ème division.

Là, nous avons su que la 29/14 était à Cormicy où nous l'avons retrouvée le 3 au soir. Il fait un froid terrible ; le pain et le vin gèlent partout. La compagnie est arrivée la veille venant de l'Argonne par étapes très pénibles rapport au froid. Le 4, déménagement pour la Chapelle-Cormicy, plus près des lignes très calmes pour le moment.

# *L'Aisne*

4 février et suivants

De là, on va travailler au montage de baraques Adrian à Chalons le Vergeur, à 6 km à l'arrière. Le 15, on est allé habiter une de ces baraques. Le 18, départ de la 3ème section (la mienne) en détachement à Romilly pour des travaux de préparation d'attaque. Il s'agit de la construction d'une route de 4 km environ, entre 2 autres, pour faciliter les débouchés de communications lors de l'affluence prochaine. Il faut aussi travailler pour exploiter une carrière pour la dite route.

Il y a plus de la valeur d'un régiment logé dans un camp près du village qui fait ces travaux. Pour nous exactement nous serons divisés pour en diriger les diverses équipes.

Nous logeons tous ensemble chez un habitant dans une grange et nous sommes installés royalement. Pour la croûte, nous sommes en subsistance au 63ème territorial et avec ces vieux pépères nous sommes mieux nourris qu'à la compagnie. Au début, il a fallu installer une voie de 0,40 mètre pour le transport de la pierre depuis la carrière jusque sur la route où on les enfourne en veux-tu en voilà car une partie est dans un marais.

Puis on a détaché la moitié du génie (ce n'est plus de la surveillance des autres mais du vrai boulot très dur) pour creuser sous la carrière des galeries et faire sauter le tout. On a fait un puits dans le rocher, jusqu'au sable (5 ou 6 mètres), puis dans la direction du plus vif rocher, on creuse une galerie de 1,20 mètres environ sur 0,80 mètre sans boiser ni rien, puis

à 15 ou 16 mètres on bourre 300 ou 600 kilos de cheddite et voltez.

Puis, j'ai été employé à la voie que l'on déplaçait ou plutôt allongeait au fur et à mesure des travaux d'empierrement.

Puis j'ai travaillé aux manches d'outils que les 7 ou 800 ouvriers démontaient journellement (pelles, pioches, pics, marteaux de cantonniers, masses).

Enfin, vers la fin mars, j'ai été chargé de fournir, avec une charrette et son conducteur, le charbon et l'eau pour le cylindre à vapeur qui roulait la route.

Nous avons eu presque tout le temps une période superbe, soleil et température printanière. Les avions boches venaient sans cesse et malgré nos canons faisaient d'habitude leur affaire et repartaient tranquilles. Pourtant je me souviens que le 26 mars, vers 2 heures, un d'eux s'étant aventuré trop loin, s'est laissé surprendre et boucher le retour par les obus et 2 de nos as et après quelques velléités de répugnance, il est allé tout doucement atterrir au camp d'aviation au-dessus de Jonchery-sur-Vesles. C'était superbe et on entendait des bravos dans toute la compagnie.

Nous avons rejoint la compagnie à Châlons-le-Vergeur au camp d'où nous étions partis les 18 février, le 6 avril.

## 6 avril et suivants

Le 7, un peloton, 2ème et 4ème section, est parti à 12 km, à Coucevreux, sur l'Aisne, pour préparer du matériel de pontage

pour l'attaque. Le 2ème peloton sommes allés travailler, toujours préparation sur l'Aisne aussi mais à Berry-au-Bac et la nuit car on était à peine à 300 mètres des Boches.

Avons subi un bombardement sérieux, en traversant Cormicy déjà en ruines, depuis notre départ en février. Avons passé par Gernicourt détruit aussi et puis sommes allés en face Berry-au-Bac élargir une piste sur les bords du canal (1/2 heure de boulot avec 12 km, 24 aller et retour et une nuit de danger), faut-il qu'il y ait des ordres bêtes.

Le 8, départ de tout le monde pour Concevreux, rejoindre les autres.

On loge au-dessus du village dans un chemin creux où chacun s'installe comme il peut.

Le patelin est quelque peu bombardé mais c'est tenable.

Là, on charge sur des trains de bateaux du matériel de pont ou des obus et les propulseurs du génie emmènent le tout en ligne à Gernicourt.

J'ai été convoyeur une fois et avons été salués à notre arrivée là-haut par des balles et les fusants boches.

Plusieurs bateaux ont coulé pendant ces travaux et nous avons eu 3 blessés dont 1 grièvement. Le 9, à Roucy, chargé du matériel, bateaux etc.. sur des haquets pour l'amener à Concevreux sur la rivière pour suivre le chemin du reste.

Les 10, 11, 12, 13, 14, mêmes travaux. Le 15, on s'est préparé pour l'attaque le matin du 16. On a touché 2 jours de vivres : 2 boites de singe, ½ livre de chocolat et 12 biscuits.

15 avril et suivants

Le 15 au soir, montés à Berry-au-Bac renforcer la 24/2 du 7ème génie qui devait monter dans la nuit un pont d'équipage renforcé pour le passage de l'artillerie et des tanks sur le canal et sur l'Aisne. La 9ème escouade est restée en réserve et avons passé la nuit au-dessus du pont de Gernicourt sur le bord du canal sous un feu presque continu des boches et une pluie battante ; devant les 75, une quarantaine de pièces pour cette position qui tiraient à 7 ou 8 km derrière nous sur l'autre rive.

Nuit affreuse. Le 16 au matin avons laissé là nos sacs dans un abri et sommes montés derrière l'infanterie qui venait de refouler les boches de 3 km pour organiser le terrain conquis.

Arrivés sur la crête sous un bombardement intense et passé une partie de la journée à vadrouiller sous les obus. A la nuit (nous avons déjà 5 blessés et 2 tués), mise en chantier pour la construction d'une tranchée de contre attaque à 1 500 mètres des boches.

Il pleut à verse et on marche sur des cadavres.

A un moment, les 75 tirant salement trop court, nous ont tiré en plein dessus et sur les réserves d'infanterie derrière nous. Ces fantassins ont lancé des fusées pour faire rallonger le tir ; ces fusées nous ont fait apercevoir des boches et pendant une heure nous avons été littéralement arrosés d'obus.

Le 17, au petit jour, avons été éparpillés dans le boyau (le seul qui fasse communiquer les anciennes lignes et

les nouvelles) pour le nettoyer car les obus le comblent à tout moment. On n'a guère pu travailler car en ligne, devant nous à 500 mètres, c'est une vraie pagaille et les blessés se succèdent sans cesse.

Le 18, les boches ont contre-attaqué : tout s'était organisé et les mitrailleuses du 199ème de ligne ont brisé net les 1ères vagues.

Le 18, on s'est installés dans une sape boche, à la ferme du Choléra et sommes allés chercher du ravitaillement à Gernicourt au bureau du détachement : 2 par escouade (de la croûte) et nous avons été mitraillés le long d'un bon kilomètre par 5 avions ennemis qui volaient à 10 mètres à peine du sol.

Les 19,20, 21, on travaille de nuit à une piste pour le ravitaillement des batteries et des troupes en ligne, suivant la route en partie bouleversée Pontavert-Guignicourt.

Le 22, sommes allés amorcer un boyau vers les lignes.

Le 23, au boyau ; bombardement intense toute la nuit : 3 blessés.

Le 24, même travail. Le 25, de même : 1 blessé. Le 26, toujours kif-kif.

Le 27, sommes allés aux 1ère lignes, 100 à 150 mètres des tranchées ennemies, creuser une tranchée de soutènement d'un bois (bois des consuls).

Le 28, à cette tranchée ; mon peloton a commencé un réseau de barbelés en avant de l'ouvrage. Et avec des piquets en bois et des masses ! Une folie. Aussi, aux premiers

coups, s'est déchaîné un ouragan terrible de fusants et de rafales de mitrailleuse (4 ou 5 blessés dont 2 de la 9ème escouade).

Le 29, toujours là : on a replanté quelques piquets et déchaîné un feu de barrage d'une demi-heure et un bombardement toute la nuit. Le 30, même travail.

## 1er mai et suivants

Le 1er mai, à la tranchée. Au travail, assez tranquilles mais les boyaux pour s'y rendre sont bouleversés continuellement. On commence à parler sérieusement de relève et vraiment ce ne serait pas trop tôt car on est éreintés. A la côte 108, nous avons attaqué dans la nuit du 30 et, a-t-on dit, fait 1 400 prisonniers et emporté la crête dominante. De celà nous en sommes sûrs car les mitrailleuses boches balayaient la plaine et ne le font plus depuis. Vers Craonne et Reims le canon tonne sans cesse. Tout notre secteur, le plateau du Choléra à l'autobus est battu continuellement par les obus et le secteur devient de plus en plus mauvais. Et lorsqu'on dit qu'ils n'ont plus de munitions et rien qu'à voir les formidables position qu'on leur a enlevées on se persuade que ces gens-là savent faire la guerre mieux que nous. Ils avaient miné tout le plateau et installé à 15 mètres sous terre des formidables cagnas avec cuisines, puits, électricité, etc. En ligne, les coupoles de guetteurs, les entrées de sapes en ciment armé que nos torpilles même n'ont pu entamer. Un Decauville de 0,60 mètre (on trouve encore quelques débris de rails) mû par

l'électricité, les tronçons du câble venant de Rouvais sont encore visibles ça et là, leur apportait en 1ère ligne les munitions et les approvisionnements de toutes sortes. Et tous les petits bois de l'arrière étaient de vrais fortins, témoin ce bois des Consuls, dans notre secteur, où 1 400 hommes avec 4 canons de 77 et 180 mitrailleuses résistèrent 4 ou 5 jours après notre avance. Enfin, c'est un sale coin que ce fer à cheval. Vivement qu'on le quitte pour ne plus y revenir.

Les 2, 3, 4, à la tranchée : travaux de perfectionnement.

Le 6, à 1 heure de l'après-midi, un 150 boche a fait sauter la carcasse historique de l'autobus de Berry-au-Bac, vétéran impassible et si souvent amoché.

Le 5, a-t-on dit, nous nous sommes emparés du plateau de Craonne sur une profondeur de 4 km avec 400 prisonniers. En revanche, toujours on dit à la côte 108, les boches nous ont repris 2 km qu'on leur avait pris la veille. Jusqu'à 16 heures dans la tranchée. Je fais depuis le 10 l'agent de liaison de l'adjudant Amilhat et ai repos une nuit sur deux.

Le 12, il est parti des permissionnaires à 13 % (une vingtaine). Les régiments de la division sont décimés : le 287 a 1 200 manquants, le 195 a 1 640 manquants, 86 sous-officiers et 22 officiers, dont le colonel et 3 commandants. Le 194 a disparu et ses débris sont fusionnés avec les 2 autres. A combien se montent les pertes de Reims à Soissons ? Et ça tape toujours vers Craonne et Sapigneul. Enfin le fameux jour de la relève tant désirée est arrivé et cette fois-ci cela a l'air

d'être la bonne quoique, parait-il, la 169ème division reste en réserve du 32CA jusqu'à la grande relève du corps.

Partis des lignes le 17 mai au soir pour Bouvancourt par Bouffignereux et Guyencourt. Arrivés au cantonnement vers minuit très fatigués, car on est très faibles. Couché dans des baraquements, très sales et sur la terre.

Le 18 au matin nos sacs qui étaient restés à Châlons le Vergeur sont arrivés et après avoir pris un bain (oh un peu maigre) dans un ruisseau d'un mètre de large, mais très courant, on a pu changer de linge, mais sans quitter complètement tous les totos (il y en a trop). N'ayant pas de linge de rechange en ligne et à la compagnie, on croyait la relève plus proche, nous n'avons eu chemise et caleçon neufs et propres qu'une fois trois ou quatre jours avant de descendre ? Qu'on se figure la crasse qui nous couvrait et la foule de parasites qui nous assaillaient.

Les 19, 20, 21, 22, 23, repos complet.

Le 22, un taube est venu en plein jour abattre 2 de nos saucisses en face Bouvancourt. A la tombée de la nuit, un autre est venu en attaquer une 3ème mais l'a manquée. Les 3 types sont descendus en parachutes et on atterri sains et saufs, a-t-on dit.

Parti en perme de 10 jours le 29 au matin ; embarquement à Jonchery- sous-Vesles.

# *Verdun*

Rentré de perme le 12 juin après avoir cherché la compagnie 5 jours. Je suis resté 3 jours au dépôt d'isolés de Troyes. J'ai retrouvé mon unité à Lignon dans la Marne entre Vitry-le-François et Arcis-sur-Aube. Ils étaient au repos.

Le 25, sommes allés toute la division au camp de Saint Ouen à 10 km passer une revue du général GOURAUD accompagné du général Passaga, chef du 32ème corps et de Caron notre divisionnaire.

Le 27 au camp de Mailly, faire des manœuvres de division.

Le 29, au tir, au camp de Saint-Ouen.

Le 3 juillet, départ de Lignon ; embarquement à Gigny à 15 heures ; arrivés à Dugny, 6 km de Verdun, le 4 à 4 heures du matin. Cantonnés à 1 km de Dieue, 5 km de Dugny dans les péniches sur le canal de l'Est. Il y en a plus de 200 enfermées car les boches tiennent les 2 sorties du côté de Saint-Mihiel et après Verdun. Il y a des remorqueurs en acier qu'on démonte et emporte sur un train pour les faire servir autre part.

Jusqu'au 13 juillet, repos complet.

Les 13, 14, 15, sommes allés travailler à Dugny à des baraquements dans le patelin.

Le 14, bombardement du dit patelin (une vingtaine de 380), beaucoup de victimes. Les boches tiraient des Eparges.

Le 15 au soir, départ pour Douaumont, dit-on. Partis à 18 heures ; arrivés à 24 heures auprès des carrières d'Haudremont par Haudainville, le Faubourg Carré et Bras. Avons couché à la belle étoile sur des affûts de 155 attendant d'être mis en batterie.

Le 16, nous avons été obligés de nous construire des abris personnels dans de vieilles tranchées. Nous sommes à 500 mètres des carrières d'Haudremont (gigantesques abris où peuvent loger plus de 10 000 personnes et dont on a aménagé une bonne partie en ambulance en vue de la prochaine attaque).

16 juillet et suivants

Le 16, donc, construction des cagnas : nous avons à notre disposition des tôles et des sacs à terre tant qu'on en veut au parc du génie dans le fond du ravin.

Le 17, repos. Le soir, à la confection d'un boyau (amorçage) vers les lignes. Très tranquilles.

Les 18, 19, 20, au boyau.

Les 21, 22, j'ai fait agent de liaison de l'adjudant Amilhiat.

Les 23, 24, 25, 26, 27, travaillé au boyau.

Les 28, 29, 30, 31, travaillé en équipe de jour à la construction d'un PC pour le colonel du 235ème d'artillerie de campagne dans le ravin de la Couleuvre. C'est une chambre dans le roc vif. On travaille surtout par pétardements. C'est pénible mais pas au danger une fois au travail. Pour s'y rendre

2 fois aller et retour dans la journée, on est obligé de traverser un carrefour de ravins continuellement bombardé et il est rare qu'au matin on n'y trouve pas des cadavres d'hommes, de chevaux ou des camions en feu. Les boches deviennent plus mauvais de jour en jour, ils harcèlent de toutes parts. Les obus à gaz sont le plus employés et on en respire continuellement. On dit que nous préparons une attaque et, à voir tous les travaux et la formidable artillerie qui s'amène, il faut bien le croire.

Le 31, des bombardements sérieux des carrières avec des 210 fusants et percutants ont fait de nombreuses victimes.

1er août et suivants

Jusqu'au 12 août, au PC. La compagnie va chaque nuit en ligne faire les parallèles d'attaque avec de la boue jusqu'au ventre. J'y suis allé le 13 au soir et l'ai vu par moi-même. Au moment de repartir sur 2 ou 3 heures du matin, bombardement terrible et précis, pas de longue durée heureusement.

Jusqu'au 19 au PC. Le bombardement a commencé le 13 et c'est formidable ce qui se crache chez nous (toutes les pièces et elles sont à rangs serrés tirent sans manquer, à un signal 10 minutes toutes les heures et jour et nuit. Les boches répondent mais surtout par des obus à gaz et on est empoisonné par ceux-ci. Le temps est pluvieux et si cela continue le jour de l'attaque, vont s'embourber dans les boyaux.

Le 20, on a attaqué depuis notre secteur jusqu'à la côte 304. Chez nous, le génie devait marcher et on avait même distribué les vivres de réserve et des outils (on avait même formé par compagnie une équipe de 10 nettoyeurs de tranchées). Mais, comme pour faire les parallèles, nous avons eu déjà pas mal de pertes et qu'il faudra remettre les lignes en ordre on a été arrêtés au dernier moment.

Le 20, on a avancé de 800 mètres, ; le 26 nouvelle attaque de 600 mètres jusqu'à Beaumont. Pour nous, chaque nuit, on va en ligne faire et refaire les boyaux de communication démolis continuellement par les obus.

Le 21 au soir, pendant la séance de travail, avons eu à endurer 4 feux de barrage. Nous avons eu 5 morts et 4 blessés ; et tous les soirs, des victimes. Les gaz remplissent tout le pays. A la 9ème escouade, nous en avons 3 évacués pour le mal des gaz : 2 pour les yeux, un pour la poitrine.

Vers le 15 août est arrivé un terrible malheur à la 29/14. La 7ème escouade avait été employée jusqu'à ce jour au parc du génie de la division au pied des carrières et avait été ce jour-là relevée de ce poste pour aider à la confection des parallèles. A la soupe de midi, toute le monde mangeait un peu imprudemment en groupe à la porte de l'abri de l'escouade. Un 210, arrivé en surprise, éclate en plein sur eux. Sur 13 types, 2 sont seulement sont restés sans blessures quoique commotionnés. 7 morts, 2 blessés grièvement et 2 légèrement, tel est le triste bilan de ce jour.

Vers le 25 même catastrophe. Au moment du rassemblement, en pleine nuit, sous une pluie battante, un 105 a fauché une partie de la compagnie. Un lieutenant et 2 sergents blessés, 9 hommes tués et 5 blessés. J'étais dans l'éclatement de l'obus à 5 mètres à peine du foyer et n'ai eu aucun mal. Le copain qui était devant moi a été tué net ; celui de derrière que j'ai saisi avec un autre pour le mettre sur un brancard a expiré dans nos bras. Ca a été l'affolement à la compagnie.

Le 27, la division est descendue au repos avec la 29/64. Nous sommes restés en réserve de la 40ème division qui nous a remplacés en secteur. La 9ème escouade a été affectée au parc du génie des carrières. Le secteur devient intenable, autant à l'arrière qu'en ligne. Les obus à gaz descendent tout le temps sans discontinuer et on commence à recevoir des obus fouilleurs autour des cantonnements.

Le 5 septembre au soir, relevés par la 29/64 et descendus aux péniches de Dieue où on a passé la journée du 6.

Le 6 au soir, embarquement à Haudainville dans des camions qui nous ont transportés à Heiltz l'Evêque. Je suis parti en perme le 8 septembre ; embarqué à Vitry-le-François.

## *Les Eparges*

Rentré de perme le 22 septembre et je croyais trouver la compagnie à Heiltz l'Evêque. Mais à Revigny, on nous a dirigés sur Landrecourt ce qui ne nous a pas égayés (j'avais

trouvé 2 copains) car c'était à nouveau la direction de Verdun. Pourtant à Landrecourt, nous avons su que la 25/14 avec la division tenait les lignes du côté des Eparges. Des camions ont pris tous les permissionnaires pour notre direction et nous avec et nous ont descendus à Rupt en Voëvre par Dugny en ruines (il était intact avant le bombardement que j'ai cité du 14 juillet dernier), Dieue et Sommedieue.

A Rupt est notre bureau. Je suis monté en ligne le 23. La 3ème section travaille aux 1ères lignes à des abris pour mitrailleurs (exactement à la tranchée de Calonne, à 2 km à gauche des Eparges). Le cantonnement est à la blache, une confortable cagna, à 3 mètres sous terre, en plein bois, à 1 500 mètres des lignes. Les 1ère et 2ème sections sont aux écoutes dans les mines du secteur depuis longtemps rien n'a sauté. Pour nous le travail est pénible, en plein rocher ; on travaille surtout par pétardement (les trous sont faits à la perforatrice à cliquets). Un ventilateur à bras dégage les fumées des explosions et des lampes à acétylène. Mais étant à 200 mètres à peine des lignes ennemies, on ne peut les faire fonctionner que très lentement pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi.

Le coin est très tranquille à part quelques petits torpillages et quelques obus sur les boyaux de temps à autre.

Je suis caporal à la 9ème escouade depuis le 16 septembre.

En descendant de Verdun, on avait pris le nom de tous ceux qui restaient à la 29/14, de ceux qui y étions au début de sa formation, pour nous proposer pour la croix de

guerre. Nous étions environ 36. Puis, contrordre et on a proposé tous les morts et pas un vivant. Et, pour ne pas trop nous mécontenter, on a jeté en compensation des galons à tire-larigot. Comme je n'étais pas trop mal vu à la compagnie, j'ai accroché les deux sardines de cabot. Et par privilège très rare, je suis resté chef de mon ancienne escouade. Comment vais-je me comporter pour commander tous mes copains dont je suis un des plus jeunes ?

Ce qui est chic, c'est que au travail, si je voulais, je ne ferais rien que surveiller, mais je préfère m'occuper tantôt avec l'un tantôt avec l'autre des 3 équipes de la section.

Nous sommes très bien nourris, faisant la cuisine à la section et avons le vin remboursable que nous voulons en plus de la ration à 1 franc le litre.

Du 24 au 10 octobre, mêmes travaux.

Le 11, départ avec tout le fourniment pour Rupt où nous avons passé la nuit.

Embarqués le 12 au matin dans des camions automobiles.

## *La Lorraine*

Voyagé tout le jour sous une pluie battante et débarqué le 12 au soir à 10 km de Vaucouleurs, dans un petit patelin sur la Meuse, Champougny, frontière de la Meurthe et Moselle. Nous sommes dans ce village les 29/14, 29/64 et les R V E de la division.

C’est dire que l’on y est bien et tranquilles. On fait tous les jours quelques corvées (nettoyage de l’unique rue) où un peu d’exercice (on sort de la vue des officiers dans la campagne et on joue aux cartes à l’ombre).

Le 18 octobre, au matin, départ de 42 poilus dont je fais partie pour partir en subsistance à la 29/64 faire un stage de pontage à Toul.

Départ à 8 heures du matin par Blesmes les Touls ; arrivés à 14 heures à la caserne Lamarche à 1 500 mètres de la ville de Toul .

Le 19, à l’école de ponts et recommencé les abrutissantes théories de l’ancien temps.

Repartis de Toul le 1er novembre pour Liverdun où nous avons passé la nuit.

Le 2, nouvelle marche et arrivée à Jantines, etc.. Le bureau est le 2ème peloton restent pour le moment à Jandelincourt.

Pour nous le 1er peloton, avons fait 4 km au delà en pleine nuit et sommes allés cantonner en ligne au bois des Trappes, en face Nomény.

Repos le 3 et 4. Nous sommes logés confortablement dans des petites baraques à une vingtaine de types. On a l’éclairage électrique une ou deux heures tous les soirs mais il faut avoir grand soin de camoufler toutes les ouvertures car les boches ne sont pas loin.

C’est un drôle de secteur : pas de tranchées, pas de lignes définies ; partout des bois et tout est assez tranquille.

Chaque jour, juste quelques coups de canon de part et d'autre, pour dérouiller les pièces, disons-nous. Il est défendu de s'éloigner du cantonnement seul et on doit toujours avoir sur soi le mousqueton chargé.

Des patrouilles boches ont dernièrement enlevé en plein jour des soldats isolés. Donc, on se méfie.

Le 5, au boulot : la reconstruction du ciel d'un abri dont l'humidité avait abîmé les matériaux. Il y a tout près quelques réseaux barbelés envahis par les herbes. Il y a une enceinte électrisée mais seulement (â bêtise) de 4 à 5 heures du soir. Mais c'est assez pour pouvoir dire sur des rapports de l'arrière que le secteur est par ici défendu par des réseaux électrifiés.

Le 6 novembre à midi, on vient m'avertir de descendre immédiatement avec mon fourbi au bureau pour partir dans la nuit avec un adjudant et un sergent, moi caporal, faire un stage à l'école du génie à Toul.

Il paraît que ce serait pour passer sergent si je réussis, ce qui, quoique je ne fasse pas de zèle bête, ne me déplairait pas d'être sous-officier car c'est une vraie gâche dans le génie.

Partis dans la voiture du ravitaillement vers 1 heure du matin jusqu'à Frouard où nous avons pris le train pour Toul.

Arrivés vers 11 heures du matin, au centre d'instruction à la caserne du 10ème génie et avons eu repos l'après-midi. Puis on a commencé notre instruction très

intéressante, théories, visites d'usines, de forts des environs de Toul, travail au polygone, etc..

Evacué le 17 novembre avant la fin du stage qui devait durer 20 jours pour pleurésie de la base droite sur l'hôpital 18, situé entre la caserne Lamarche et celle du 10ème génie.

Parti en convalescence de 45 jours le 14 décembre et arrivé à Figeac le 15 décembre après 22 heures de voyage à peine.

J'ai rejoint la gare régulatrice d'Is-sur-Tille, le 3 février 1918. De là, j'ai été dirigé sur Saint Dizier, pour y être habillé et équipé. J'ai retrouvé la compagnie le 5 février dans la même région mais pas le même secteur. Elle est logée à Belleville. Elle va au travail en ligne du côté du Bois-le-Prêtre.

J'ai retombé malade de suite et visité à l'ambulance de Belleville tous les jours jusqu'au 8 février où j'ai été évacué sur l'ambulance de Dieulouard, puis sur l'hôpital 18 à Toul, d'où j'ai commencé mes pérégrinations d'hôpital en hôpital qui ont fini à ma réforme N°1 à 30 % à Clermont-Ferrand le 27 juin 1918.

## De mon incorporation à mon départ de Montpellier

Incorporé avec ma classe 1916 le 13 avril 1915 au 2e génie à Montpellier.
Le 24 décembre 1915, au matin, au retour des permissionnaires (permission de droit de 4 jours avant le départ des dépôts) on a formé une partie de la classe 16 des compagnies 101, 102, 103, 104 pour gagner la zone des armées. Les premiers mois (dont je suis) sont d'abord désignés et forment à la D/27 la 102e compagnie. Dans l'après-midi on nous a habillés et pas à la légère comme on disait mais bien sur mesure. On a essayé les habits de drap et le képi. On a pris la pointure des souliers et nous les aurons probablement demain. Pour le reste, linge de corps, etc. on a touché le tout enveloppé pour chacun dans la toile de tente en ballots pareils et faits d'avance. Après la distribution de tout cela, nous avons mis tout notre ancien paquetage (pas au complet pour sûr dans une couverture et apporté au magasin.
Le soir, il a fallu déménager en vitesse de la citadelle (la 102) pour aller coucher aux anciens baraquements de la 11/II au polygone. Là, on est encore très bien, on a des lits et des couvertures; le sol est pavé et cela ferme bien, mais étant gigantesque, il n'y fait pas plus chaud que cela. Nous y sommes 180. Le soir, j'ai commencé à recoudre mes boutons et mes doublures car cela ne tient pas du tout. Dans la nuit, j'ai entendu les cloches sonnant pour la messe de minuit car c'est Noël et j'ai pensé avec tristesse à la différence de cette année avec les années précédentes. Mais je me suis consolé en me disant que c'est toujours mon devoir que je fais.

### 25 décembre

Ce matin, à 8 heures ½, revue du lieutenant commandant la compagnie pour classer définitivement les escouades (25 hommes et un caporal) je suis de la 2e section, 3e escouade, et pour prendre note des effets qui manquent ou qui sont à changer. Malgré ma bonne volonté, il m'a été impossible de sortir avant midi pour aller à la messe, mais ce soir, j'ai pu aller entendre les vêpres à la cathédrale. Je vais maintenant avec une bougie achever de recoudre mes boutons.

### 26 décembre.

Encore un très triste dimanche. Nous n'avons pu sortir de toute la journée rien qu'après la soupe du soir. Tout le jour des rassemblements pour toucher (plaque d'identité, écussons, paquets de pansements, 2 paires de bons godillots, puis au soir les outils portatifs; j'ai une pioche et son manche. Il y a par escouade (pioches, pelles, haches, serpes, une scie, un marteau, un poinçon). Ce soir à la lueur d'une bougie, nous avons monté le sac. Ce qu'il est lourd Azor et pourtant demain nous devons encore toucher un complément pour chacun avec les vivres de réserve. Enfin, on le comprend car tout est arrimé dedans ou dessus (habits, vivres, outils) Et dire que nous aurons encore 90 cartouches avec le mous-